

VRG _ FOLDER _ 0187

carded

1.01

publiait¹⁹. On a pu lire et restituer maintenant²⁰ : ἐπαγγέλλεται στοὰν οἰκοδομήσειν [στα]δίασαν τῶι θεῶι κατὰ πόλιν; ce portique, long d'un stade, procurera des revenus qui serviront à l'embellissement du sanctuaire de Didymes; il a été dégagé à Milet même, sur l'agora du Sud, avec ses 78 magasins ou boutiques²¹. B. Haussoullier rapprochait déjà le portique d'Attale à Athènes avec ses 21 pièces²².

Le mot avait été méconnu dans des dédicaces à Éphèse où nous l'avons rétabli. Ainsi un personnage a consacré à Artémis, ἀνέθηκεν τὰ ἔργ[αστήρια] καὶ τὰ ἐπ' αὐτο- [ῖς - - 23; c'est à l'extrémité Ouest de l'Agora. Sur un des fragments d'une architrave, datée du règne de Trajan, on mentionnait une série d'ergastéria : — τρία ἔργαστή[ρια]²⁴.

Les ateliers dont le prêtre à Pergame assurait l'exploitation et l'entretien appartenaient à un portique qui — à la différence du portique d'Antiochos à Milet — devait se trouver dans le sanctuaire même. On peut se demander — admettant que le règlement royal se rapporte au culte de Zeus²⁵ — si les ergastéria consacrés par le roi ne seraient pas ceux des portiques de l'agora de la Ville Haute où se trouvait l'autel de Zeus Sôter et aussi, comme on l'a soutenu avec de bons arguments, son temple²⁶.

XXXIII. À CAUNOS AVEC QUINTUS DE SMYRNE

Quintus de Smyrne au livre VIII de ses *Posthomerica* chante le combat mené par Néoptolème, fils d'Achille, contre les Troyens et Eurypilos, qu'il abattra. D'abord le héros tue de nombreux ennemis et ses compagnons en font autant. C'est l'occasion pour le poète d'évoquer rapidement le pays des victimes dans la Carie et la Lycie comme en Troade et dans la vallée du Caique. Au début, vers 76-80, les premières victimes sont deux frères venus de Caunos :

76 πρῶτος δ' ὄβριμος υἷος εὐπτολέμου Ἀχιλλῆος
δάμνατ' ἐν Μελανῆα καὶ ἀγλαὸν Ἀλκιδάμαντα,
υἷας Ἀλεξινόμοιο δαίφρονος ὅς τ' ἐνὶ κοίλῃ
Καύνῳ ναιετάεσκε διειδέος ἀγχόθι λίμνης
80 Ἰμβρῷ ὑπὸ νιφόντι παραὶ ποσὶ Ταρβήλοιο.

« Dès l'abord le fils vaillant d'Achille le bon guerrier abat le noble Mélanée et le bel Alcidas ; ce sont les enfants du belliqueux Alexinomos qui habite dans la

(19) *Recherches sur l'histoire de Milet et du Didymeion* (1902), 44-45. Sur ce portique, mentionné ensuite dans le décret pour la reine Apamé, voir ci-dessus section XXXI.

(20) REHM, *I. Didymeion*, 479 et 480. Voir ci-dessus XXXI.

(21) Voir ci-dessus XXXI.

(22) Cf. W. JUDEICH, *Topographie von Athen*² (1931), 354-356 avec le plan et les détails; pièces de la même profondeur, 4,91 m., mais plus ou moins larges, de 3,41 m. à 4,91 m.; chaque pièce avec une porte et aussi une fenêtre sur le fond; elles servent aussi de magasin de vente; — I. TH. HILL, *The Ancient City of Athens* (1953), 65-66; et la brochure *The Stoa of Attalos II in Athens* avec ses illustrations.

(23) *Bull. Épigr.* 1966, 367, au lieu de τὰ ἔργ[α ἐκ τῶν ἰδίων] καὶ τὰ ἐπ' αὐτο[ῖς κοσμήματα].

(24) *Bull. Épigr.* 1977, 417, où nous avons repris cette coupe évidente des syllabes, que D. Knibbe repoussait au profit de ἔργα στή[σας -]. Le chiffre est à compléter en 13 ou 23.

(25) En dernier lieu E. OHLEMUTZ, *loc. cit.*, 65-66, avec ses considérations sur l'importance d'Attale [er

dans le développement du culte officiel de Zeus.

(26) E. OHLEMUTZ, *loc. cit.*, 68-76.

35
1.5
14.5
35
52.5

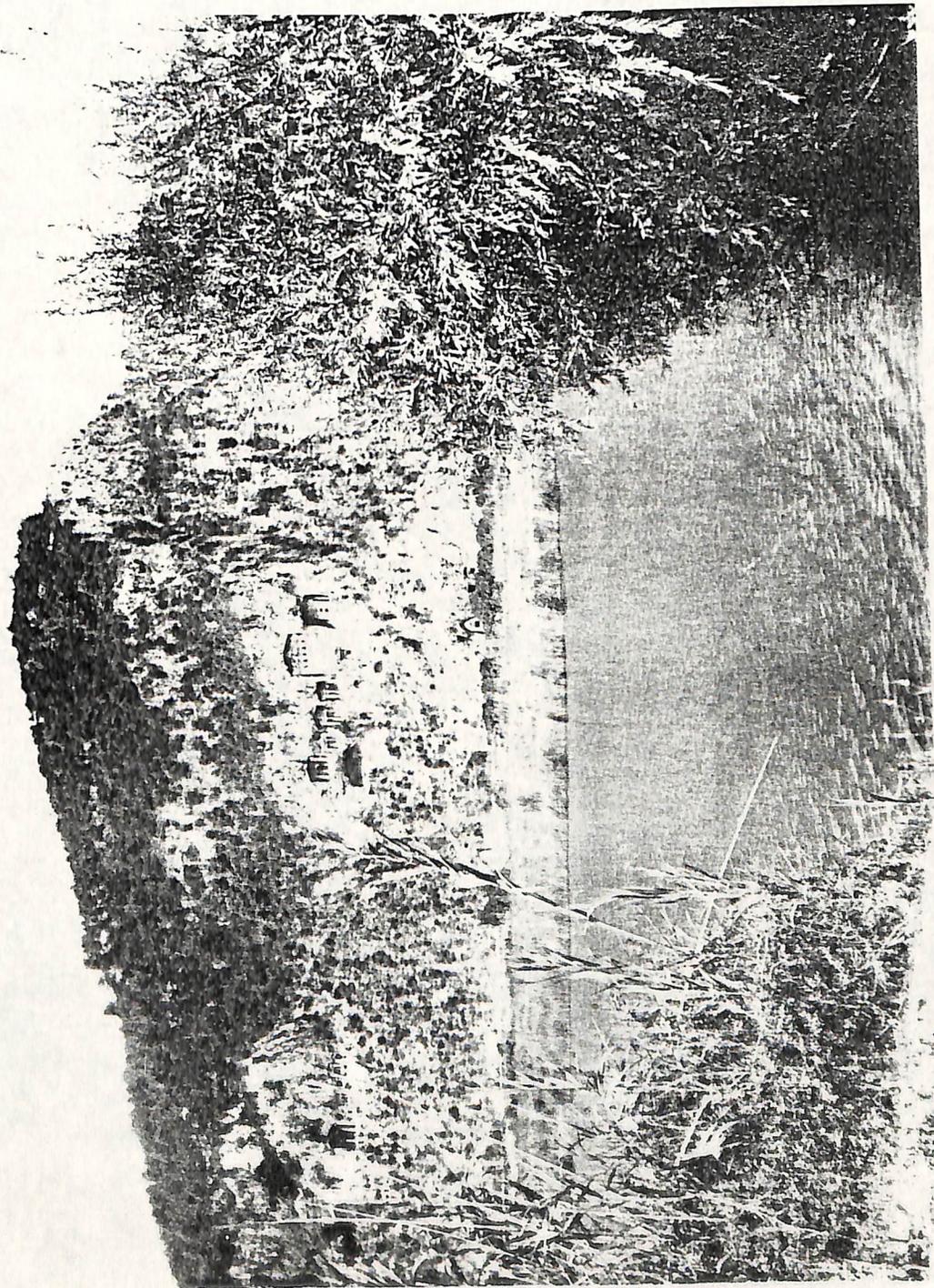


Fig. 1. — Les tombes rupestres de Camnos.

creuse Caunos, tout près de son lac limpide, sous les neiges de l'Imbros, au pied du Tarbèle » (traduction F. Vian). Par une erreur de lecture rapide Pape et Benseler ont vu dans le Tarbèlos « une montagne sur l'île d'Imbros ». En fait, « le poète décrit la situation de Caunos avec une grande exactitude »¹, écrit F. Vian, qui a commenté plus en détail² : « La description est très exacte malgré sa concision. Strabon confirme que l'Imbros domine la ville où les étés sont pénibles, sans doute en raison de cette situation en contrebas ; de récentes découvertes épigraphiques permettent de préciser que cette montagne doit être identifiée avec l'Ölemez Dagħ au Nord-Ouest des ruines de Caunos³ ; en revanche l'emplacement du Tarbèle ne peut être fixé avec exactitude, Q. S. étant notre unique source⁴. Quant au lac, l'actuel Köyceğiz Göl, il s'étend largement au Nord de la ville ».

La ville de Caunos était placée depuis longtemps près de Köyceğiz. En effet l'illustre d'Anville⁵, en 1768, écrivait⁶ : « La dernière des villes maritimes de Carie dont il convient de faire ici mention est Caunus, qu'on croit être un lieu nommé Kaiguez, et peu loin de l'embouchure d'un fleuve qui était appelé Calbis, ville décriée par l'insalubrité de l'air qui a fait dire en parlant de ses habitants que les morts y marchaient ». La source de d'Anville m'est inconnue. C'est assurément d'après lui que Mannert, en 1802, parlait du lieu^{6a}. Aucune ruine ne pouvait être alléguée. C'est seulement en 1849 que, pour la première fois, les ruines de Caunos étaient découvertes et identifiées, près de Köyceğiz, par l'officier de marine Hoskyn^{6b}. Hoskyn était un membre de cette équipe d'officiers anglais qui, dans la première moitié du XIX^e siècle, ont relevé les côtes Sud de l'Asie Mineure et ont dressé les cartes du littoral comme des profondeurs, encore base des cartes actuelles. Pourvus d'une solide culture classique ils ont été les premiers explorateurs de ces régions et leurs publications sont toujours à consulter avec profit : Beaufort⁷, Graves, Spratt. Hoskyn partait, sur son navire, de la baie de Karaağaç⁸ ; il abordait à l'Est, « à la baie de Koigez, qui a une petite baie bien abritée dans son coin Nord-Ouest, où des vaisseaux qui visitent cette côte en hiver reçoivent leur chargement ». Près de là

(1) F. Vian dans l'édition des Universités de France, II, p. 147, n. 3.

(2) *Recherches sur les Posthomericæ de Quintus de Smyrne* (1959), 136.

(3) Renvoi à G. BEAN, *JHS* 1953 ; voir ci-après.

(4) Renvoi à BEAN, *ibid.*

(5) Cf. N. BROU, *La géographie des philosophes, Géographes et voyageurs français au XVIII^e siècle* (1973), 33-41 : *L'œuvre de Jean-Baptiste Bourguignon d'Anville (1697-1782)*.

(6) *Géographie ancienne abrégée*, II (1768), 73 sqq., sur la Carie.

(6 a) K. MANNERT, *Geographie der Griechen und Römer*, VI 3, 198 : « An der Stelle der alten Stadt (Kaunos) soll noch das Dorf Kaigues liegen ».

(6 b) *Journal of the Royal Geographical Society*, 12 (1842), 143-158 : *Narrative of a survey of part of the South Coast of Asia Minor and of a tour into the Interior of Lycia in 1840-41, accompanied by a map*, par Rd. Hoskyn, *Master of H. M. S. Beacon, under directions of Commander Thos. Graves*. Les copies d'inscriptions en majuscules, pp. 158-161, par Hoskyn et Forbes.

(7) Utilisé en dernier lieu pour Manya-Korakésion dans nos *Fouilles d'Amizon*, I, 157.

(8) W. M. Leake, dans son commentaire des découvertes d'Hoskyn, *loc. cit.*, 162, plaçait là avec décision le Πάνορμος Κωνίων. Les cartographes y ont cherché Pymos. Cf. *Él. Anat.*, 505, n. 1. On place maintenant Panormos à l'Est du Calbis, au Sud du Baba Dağ, et c'est une localisation très séduisante ; cf. ci-après p. 519. Parmi les évêques de Lycie au concile de Chalécédoine un Kratinos de Panormos (E. HONIGMANN, *Byzantion*, 16 [1942-43], 28, n. 96).

104

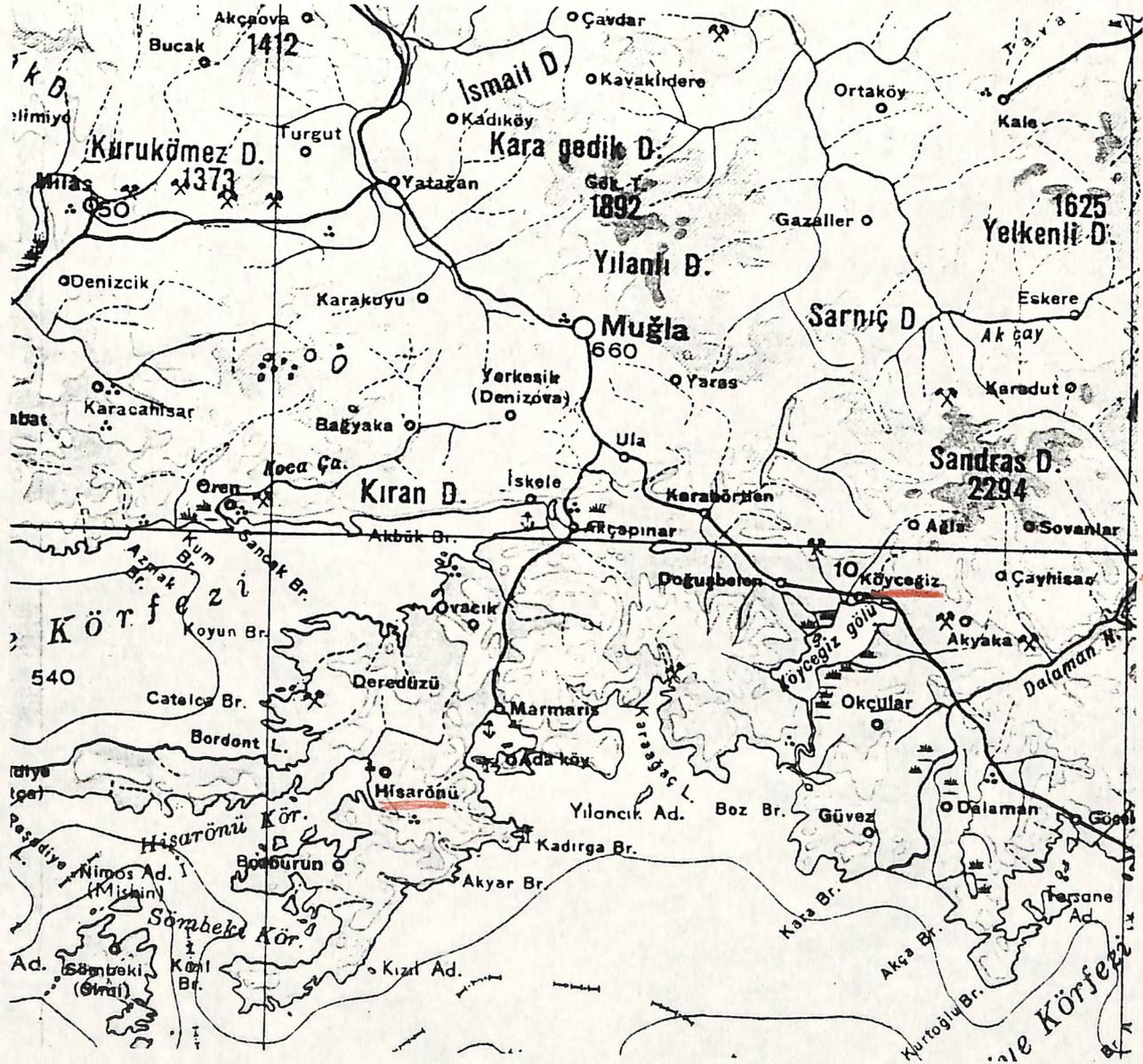


Fig. 2. - Carte du Sud-Est de la Carie.



est l'embouchure de la rivière où il entra et il vit, à sa gauche, les murailles d'une cité antique considérable avec des tombes rupestres visibles de la mer et, depuis le port, des collines qui se terminent par des falaises abruptes. Il signalait le théâtre, diverses ruines, un aqueduc, le port ancien, une forteresse du Moyen Âge au sommet de l'acropole, etc. Il identifiait la rivière au Calbis antique, car il avait la chance de trouver une inscription donnant le nom de la ville, [ἡ] βουλὴ καὶ ὁ δῆ[μ]ος ὁ [Κ]αυνίων καὶ ἡ γερουσία⁹.

En 1841 ou 1842 Schönborn, venant de l'intérieur par la vallée du Dalaman Çay, passait à Köyceğiz et à ses ruines, mais il ne pouvait y recueillir ni inscription ni monnaie¹⁰. Comme on sait, ses carnets ne sont connus que par l'analyse du géographe Carl Ritter¹¹. En mai 1876, Max. Collignon, qui avait voyagé avec l'abbé Duchesne¹², sans avoir connu Hoskyn ni Ritter décrivait « l'emplacement et les ruines de la ville de Kaunos »¹³. Bien plus tard A. Maiuri¹⁴ précisait ces indications et donnait une série de photographies¹⁵.

G. E. Bean y faisait plusieurs séjours entre 1946 et 1952 et publiait une bonne série d'inscriptions fort intéressantes avec des éclaircissements topographiques au début¹⁶. Les tombes rupestres, signalées depuis les premiers explorateurs¹⁷, ont été étudiées avec persévérance, minutie et, à l'occasion, courage par P. Roos¹⁸. Cependant les photographies publiées ne rendent pas vaine la valeur d'évocation de la photographie que je publie ici, fig. 1¹⁹. D'autre part, les cartes fig. 2 et 3 permettent de suivre facilement les explications ci-après²⁰.

(9) *Loc. cit.*, p. 158, n. 1. J'ai relevé *BCH* 1946, 508, n. 2 (*Opera Minora*, I, 329) l'erreur de B. D. MERITT et H. T. WADE-GERY, *Ath. Trib. Lists*, I (1939), 499 (*Gazetteer*) : « extensive remains near Dalian, recorded by Collignon... (cf. Maiuri...) are undoubtedly those of Kaunos..., though no inscription has actually verified them ».

(10) Sur cet explorateur de l'Asie Mineure, voir *La Carie*, II, 59-61 et l'index s. v.

(11) *Die Erdkunde von Asien*, IX, *Klein-Asien*, II (1859), 912-915. Dans sa description de Caunos, Ritter utilise aussi l'article d'Hoskyn. Ci-après l'ouvrage est cité sous le seul nom : Ritter.

(12) Cf. *BCH* 1882, 310-316.

(13) *BCH* 1877, 338-346.

(14) *Annuario Sc. Arch. Al.*, 3 (1916-1920 ; 1921), 263-273 : *Escursioni nella Caria, Rovine di Caunos*. Lui aussi ignorait Hoskyn et Ritter.

(15) Plaine, acropole, théâtre bien conservé, murailles.

(16) *JHS, Notes and inscriptions from Caunos* : 1953, 10-35 ; 1954, 85-110 ; plusieurs mentions de ὁ δῆμος ὁ Καυνίων. Cf. *Bull. Épig.* 1954, 229 ; 1956, 274 a-e.

(17) HOSKYN, p. 143-144 ; SCHÖNBORN aussi dans RITTER, 915 ; COLLIGNON, 343-345 ; MAIURI, p. 265 et fig. 120 ; BEAN 1953 et fig. 2.

(18) *The rock-tombs of Caunos*, I, *The architecture* (*Studies in Mediterr. arch.*, XXXIV 1, 124 pp. et 62 pl. in-4° ; Göteborg, 1972) ; pour l'ensemble photos pl. 1 et 2. Complété par un second volume, *The finds* (61 pp. et 17 pl. ; 1974).

(19) Elle figure dans l'article sur « Les campagnes du dynaste Arbinas », *J. Savants* 1978, p. 9, fig. 4 ; mais elle fut ratée par un accident lors du tirage.

(20) La figure 2 est un extrait d'une carte turque au 1 : 800.000 pour les écoles, *Türkiye Atlası, Atlas of Turkey* par Ali Tanoğlu, Sırrı Erinc et Erol Tümertekin. La figure 3 est un extrait de la carte géologique de Philippson au 1 : 300.000. Philippson avait pu faire progresser la cartographie de ce pays ; cf. *loc. cit.*, 78-79 ; en marchant après Küçük Karaağaç sur la côte rocheuse à l'Ouest du lac, « le regard dominait le lac et ses contours comme les divers groupes de collines dans ses environs et je pus les fixer cartographiquement » ; 80 : « Depuis le port [de Yüksekum] j'avais une bonne vue d'ensemble sur la région que j'utilisais pour des visées et des croquis cartographiques ». On excusera, sur cette reproduction, fig. 3, les blancs qui la coupent de haut en bas et de gauche à droite ; la carte, entoillée, a voyagé.

Nous en arrivons au commentaire précis des trois vers de Quintus de Smyrne, et d'abord « la creuse Caunos ».

Benndorf passa loin au Nord de Caunos en allant de Cadyanda et Nifköy à Muğla ; il décrivait l'enchevêtrement des chaînes de montagnes avec surtout le Bozdağ, frontière orientale de la Carie²¹, et « le Sandiras-Dagh, dont les ramifications isolent le pays bas (Tiefland) de Caunos comme une province indépendante »²². A. Philippson précisait ainsi la situation du pays de Caunos²³ : « La plaine de Yüksekkum, où débouche la vallée [depuis Giova-Gökova, plaine d'Idyma], est entourée au Nord par l'imposant Sandras-Dagh, qui appartient au haut pays et s'élève jusqu'à 2500 mètres, — à l'Est par des collines en serpentine (jusqu'à 200 mètres), qui s'étendent devant la montagne calcaire près du fleuve Dalaman, — à l'Ouest, par le bord, qui s'élève jusqu'à 300 mètres, de la montagne en serpentine de Marmaras, à laquelle se rattache au Sud-Ouest le Tarbelos²⁴, haut de 600 mètres, une montagne de calcaire. Les hauteurs s'étendent, de tous côtés, dans la plaine comme des promontoires, et des collines isolées de serpentine s'y élèvent. Une plus grosse masse de calcaire, le Baba-Dağ, s'élève au Sud et fait saillie dans la mer, en sorte que la plaine ne se heurte à la côte que sur 4 km. Là débouche le fleuve Kalbis des Anciens, l'émissaire du lac de Ködjigez, lequel recouvre la plus grande partie de la plaine »²⁵. Déjà Gustav Hirschfeld²⁶, traitant de la géographie physique de la Carie orientale, parlait du « Sandiras Dağ, haute montagne sauvage²⁷, par laquelle, au Sud, un morceau du pays au-dessous, le singulier territoire de Caunos²⁸, était tout à fait séparé de la Carie et abandonné à un développement propre ».

De là l'originalité de ce « creux » de pays. Strabon, XIV, 652 C, rapportait sur les Cauniens : « on dit qu'ils ont la même langue que les Cariens, mais qu'ils sont

(21) Sur cette montagne, *La Carie*, II, 31-35 et l'index.

(22) *Reisen im südwestlichen Kleinasien*, I (1884), 146.

(23) *Reisen und Forschungen im westlichen Kleinasien*, V, *Karien südlich des Mäander und das westliche Lykien* (*Petermanns Mit.*, 183 ; 1915), 85. Dans la suite la référence « Philippson » renverra toujours à ce volume.

(24) Nous verrons que ce nom ne convient pas ici.

(25) Il sera souvent question des toponymes Yüksekkum (Haut banc de sable) et Köyceğiz, comme aussi de Dalyan. Ce sont trois établissements fondés à différentes périodes : le premier sur la rive Nord du lac, le second (actuellement le siège de l'administration) sur la rive Est, le troisième sur la rive gauche du fleuve en face des ruines antiques. En 1894, V. CUINET, *La Turquie d'Asie*, III, 673-674, donnait ces détails (cet ouvrage est cité dans la suite par le seul nom de Cuinet) : « Yuksek-koum (Escarpement sablonneux), le chef-lieu du kaza, résidence du caïmakam et siège des services publics, est situé sur le bord et à l'extrémité Nord-Est du lac Keuidjiès-limangueul ou Dalian, à 5 km. Nord-Est du lac de Keuidjiès, précédent chef-lieu du caza de ce nom, abandonné à cause de son mauvais climat et remplacé d'abord par Dalian, localité plus insalubre encore, puis enfin par Yüksesk-Koum, chef-lieu actuel, qui n'est pas beaucoup plus sain... Bâtie comme les deux premières sur la rive du même lac salé, elle est fort sujette aux fièvres paludéennes... La population de ce petit bourg, fondé, il y a dix ans, par un notable propriétaire terrien nommé Thaher Agha, est de 1.200 habitants, tous musulmans. On peut y ajouter une population étrangère, composée d'ouvriers grecs et bulgares, qui travaillent aux mines [chrome et manganèse ; cf. V. CUINET, *loc. cit.*, 674-675 ; cf. aussi *Ét. Anat.*, 503-504, n. 6 ; Philippson, 80] et forêts et ne font guère que passer et de quelques israélites de Rhodes, venant à certaines époques s'y installer momentanément en qualité d'épiciers et de cabaretiers » ; konak, *koullouk* (petit poste militaire), petit *han*, mosquée avec école de 25 élèves, 250 maisons.

(26) *Monatsber. Ak. Berlin* 1879, 326.

(27) « ein hoher, rauher Berg, der Sandiras ».

(28) « das eigenartige kaunische Gebiet » ; spécial, à part, original.

arrivés de Crète et qu'ils ont leurs lois particulières », *φασὶ δ' αὐτοὺς ὁμογλώττους μὲν εἶναι τοῖς Καρσίν, ἀφ' ἧσθαι δ' ἐκ Κρήτης καὶ χρῆσθαι νόμοις τοῖς ἰδίοις*. De fait, on y a trouvé deux inscriptions cariennes, dont l'une est très développée, et elles comportent des caractères nouveaux²⁹.

Partout sur terre, le territoire de Caunos est isolé. Les lignes de Philippson l'ont déjà montré. A l'Est, dès qu'on a dépassé la plaine de Calynda, voisine de Caunos et qui fut sa sujette ou sa rivale³⁰, on est séparé de la Lycie et de Telmessos par une région de montagnes boisées très difficiles, véritable écran³¹. A l'Ouest, depuis Marmaris, par Karaağaç, il n'y a pratiquement pas de relations. De Karaağaç Hoskyn gagnait Caunos dans son navire. Voici la description de l'itinéraire terrestre de Philippson, 77-78, en 1904.

« Le littoral à l'est de Marmaras jusqu'au lac de Köidjiges est encore plus solitaire et plus vide d'hommes que les deux presque îles [de Cnide et de Marmaris]. La montagne est composée en plus grande partie de serpentine ; elle est extrêmement monotone dans son absence de forme et sa couleur rougeâtre de décomposition ; pas assez haute et escarpée pour être imposante de quelque façon, mais aussi pas douce ni agréable. A peu près aucun sol de décomposition, mais aussi pas de parties rocheuses. La forêt de conifères, qui couvrait originairement le tout, est horriblement dévastée et rabougrie. » Petites plaines côtières avec cailloux ou épaisse jungle. « Nous marchâmes à travers ce pays déplaisant par la chaleur brûlante de juillet. » Détail de l'itinéraire jusqu'à Küçük-Karaağatch, abandonné en cette saison³².

Au Nord de cette zone montagneuse, à l'Ouest du bord septentrional du lac, s'allonge une facile dépression par où passe la route moderne et où se déroula de tout temps le trafic jusqu'à la plaine de Gökova-Idyma³³ à l'Ouest. Mais ce n'est pas une ouverture, un remède à l'isolement de Caunos. Car on se heurte là à la falaise de Sakarkaya et du Kiran Dağ, qui s'allonge ainsi depuis Kéramos³⁴, et l'on débouche sur les petits bassins karstiques à l'Est de Stratonicée, Pisyè, Ula, Muğla (Tarmianoï), avec leur vie rétrécie, leurs populations séparées les unes des autres et leurs commu-

(29) Découvertes par G. E. Bean et publiées (photos des pierres et des estampages) *Hellenica*, VIII (1950), pl. VI 3, IX 1, XXVIII 1 et 2, XXIX-XXX ; cf. pp. 18, 20-21.

(30) Je n'entre pas dans l'histoire de leurs relations. Un récent document sur une âpre dispute entre les deux villes à l'époque impériale : A. BALLAND, *Fouilles de Xanthos*, VII, *Inscriptions d'époque impériale de Léléon* (1981), 260-266 ; cf. *Bull. Épiqr.* 1982, 384.

(31) Voir *J. Savants* 1978, *Les conquêtes du dynaste lycien Arbinas*, 15-18, avec les figures 7, 8 et 9.

(32) Par là passait aussi M. COLLIGNON, *Notes d'un voyage en Asie Mineure*, 3-4, en mai 1876 : « Le chemin qui mène de Marmara à Dalian est à peine frayé. Tantôt il traverse les montagnes couvertes de pins qui forment le promontoire, le Karajagatsch ; tantôt il côtoie le bord de la mer et se perd dans les marais qui couvrent les vallées basses à la suite de la saison des pluies ; il faut pousser son cheval dans les lagunes d'eaux mortes où il enfonce jusqu'à la selle. Enfin ce petit sentier, vingt fois perdu et retrouvé, débouche dans de larges vallées coupées de plantations d'érables [on verra plus loin ce que sont ces arbres] où paissent à l'abandon des troupeaux de buffles. Au lieu-dit Biouk-Karajagatsch s'élèvent quelques misérables huttes de terre, habitées par deux ou trois familles ». Vers le Nord-Est arrivée à un col d'où l'on aperçoit le lac ; bords du lac marécageux et malsain où se trouvent deux familles de pêcheurs ; en barque le long du lac jusqu'au petit fleuve qui sort pour arroser Dalian ; passage dans une pirogue creusée dans un tronc d'arbre ; les chevaux nagent, tenus par la crinière.

(33) Pour cette plaine, voir *Él. Anat.*, 472-490, avec les planches XXXI-XXXIII.

(34) De Muğla une grande descente précipitée sur Gökova ; la plaine est à 600 mètres au-dessous ; cf. *ibid.*, 478-479.

nications difficiles. Ce « creux » de Caunos fut un domaine idéal pour un derebey d'avant Mehmet II, tel que le décrivait Fellows, avec ses 60 nahiyé et ses 10 « navires de guerre » sur le lac et l'émissaire³⁵. « Ce creux (Niederung) des plaines de Yükksekum et du Dalaman-Tschaï ... forme, avec la vallée Giova-Yükksekum, un pays de culture (Kulturlandschaft) en soi qui, sur terre, est entouré tout autour de montagnes peu peuplées ou tout à fait inhabitées »³⁶.

Si Caunos jouissait d'un territoire fertile, ses relations n'avaient lieu pratiquement que par mer. Strabon, 651, écrivait : *Εἶτα Καῦνος καὶ ποταμὸς πλησίον Κάλδις βαθύς, ἔχων εἰσαγωγὴν, καὶ μεταξὺ Πίσιλις. Ἔχει δ' ἡ πόλις νεώρια καὶ λιμένα κλειστόν.* Le port fut identifié déjà par Hoskyn qui fut suivi par tous³⁷; c'est maintenant un marécage, dont le nom est caractéristique, Sülüklü göl, Lac aux Sangsues³⁸. La photographie en fut donnée par Freya Stark³⁹. Il y a discussion pour savoir si ce port donnait directement sur la mer, arrivant jusque-là dans l'antiquité, ou si déjà on y entrait par un chenal à travers des alluvions, qui assurément ont beaucoup crû depuis l'antiquité⁴⁰. Depuis Hoskyn on a relevé l'active navigation moderne sur le Dalyan Çay, antique Calbis, lequel n'avait pas nécessairement le même cours⁴¹. La circulation des monnaies de Caunos⁴² en dehors du territoire était très restreinte. J'ai donné ailleurs la liste des provenances qui m'étaient connues, argent ou

(35) *Ausflug nach Kleinasien*, 124-125 (249-250 de l'édition originale). On reconnaît le palais déchu dans les lignes de Hoskyn : « le village est la résidence d'un *agha*, dont la maison ou palais est à une échelle très grande, bien qu'il apparaisse maintenant dans un état ruineux ».

(36) PHILIPPSON, 86.

(37) COLLIGNON (ce nom seul renvoie à l'article du *BCH*, sauf indication contraire), MAIURI, BEAN. C'est près de là qu'a été trouvée la grande inscription sur les taxes d'importation et d'exportation publiée par BEAN 1954, pp. 97-105, n° 38.

(38) Sur le genre de lacs et d'étangs ou de bras morts avec sangsues et sur la toponymie, voir *Hellenica*, XIII, 252-253; cf. *Noms indigènes*, 184-185. Voir, plus loin, la récolte des sangsues à Idyma, note 112.

(39) *The Lycian shore* (1956), ad p. 109. Juste avant, vues des bains, du théâtre; ensuite de la plaine et de sa bordure.

(40) La première hypothèse était courante; elle se lit par exemple chez PHILIPPSON, 86. Discussion de BEAN, 14-15, qui entend *εἰσαγωγὴ* comme un « chenal navigable de la mer (le port étant sur la pleine mer) au lac, non de la mer à la ville », l'embouchure du fleuve ayant été dans l'antiquité plus à l'Est.

(41) HOSKYN, 144 : « de petits caïques remontent la rivière jusqu'à Dalyan »; — COLLIGNON, 342 : « Malgré les transformations qu'a subies le cours du fleuve, il est aujourd'hui fort profond. Des caïques d'un fort tonnage peuvent arriver jusqu'à Dalian. Les habitants du pays disent que le fleuve grossit avec rapidité et déborde souvent ». Nous vîmes des curistes et un grand éclopé qui se rendaient en caïque à Ihca, une source thermale sur la rive droite de l'émissaire, un peu au Nord de la ville antique; c'est elle que mentionne CUINET, 650 : « aux environs de Keuidjiés, près des ruines de l'ancienne ville de Caunos qui ont été reconnues au village de Dalian, se trouvent des eaux thermales d'une température de 48° centigrades ». Analyse de ces eaux sulfureuses dans Kerim Ömer ÇAÇLAR, *Türkiye maden suları ve kaplıcaları (Maden Telkik, etc., B, n. 10; Ankara, 1948)*, II, 208 et 210. Bean 1953, en parle, p. 16 : « à Ihca sur la côte Sud-Ouest du lac, est un tout petit établissement thermal, autour d'une source médicinale. On la dit bonne pour les rhumatismes; elle est très fréquentée non seulement localement, mais encore par des clients venus de loin. Des morceaux de colonne et d'autres fragments anciens, mais aussi les restes d'un petit môle, aujourd'hui submergé, suggèrent que les eaux étaient employées aussi dans l'antiquité ».

(42) Sur les pièces au laureau cornupète et au sphinx on n'avait lu d'abord que KA et on les avait attribuées à Kanai d'Éolide; on pensa aussi à Caryanda. BORRELL, *Num. Chron.*, 9 (1846), 149-150, publiant ce type avec la légende KAY (plus tard, les deux dernières lettres sont liées) l'attribua à Caunos. « Celle-ci et d'autres ont été procurées en ces dernières années de cette province [la Carie] et de Lycie par un capitaine grec d'un navire marchand qui fait constamment le commerce entre l'île de Rhodes et la côte du continent en face ». Cf. WROTH, *BMC Caria*, p. 74, note.

bronze⁴³ : Lissa, Telmessos, Pinara ; un bronze isolé à Kidrama, au delà du Sandras Dağ. Depuis lors on a publié un bronze à la tête d'Apollon ou d'Athéna et à l'épée dans son fourreau, avec KAY (les deux dernières lettres liées) trouvé à Délos dans l'Îlot de la Maison des Comédiens⁴⁴ ; c'est la seule à Délos. Un trésor de 30 monnaies⁴⁵ de ce type provenait « de Marmaris »⁴⁶.

Caunos est « près du lac », qui occupe, on l'a vu, la plus grande partie de la plaine. On l'aperçoit de loin. Quand, venant du poljé de Muğla, on arrive sur la falaise de Sakarkaya, à l'Est au delà d'un pays de collines s'étale sous le soleil la nappe brillante du grand lac fiévreux de Köyceğiz⁴⁷. Sur le lac, qui a 15 km. du Nord-Est au Sud-Ouest et 7 km. de l'Est à l'Ouest, la navigation est très active ; « on voit descendre à la mer ou remonter une multitude de petits caïks »⁴⁸. « Le lac (environ 10 m. au-dessus du niveau de la mer) est certes plat, mais pourtant, comme son émissaire, assez profond pour assurer aux caïques... qui ont un ou deux mètres de tirant d'eau, un accès sans danger jusqu'à la rive Nord »⁴⁹. « Des caïques de 20 et 25 tonnes passent encore régulièrement entre la mer et Köyceğiz »⁵⁰.

Il a comporté quelques îlots. Selon Hoskyn, « contre le rivage [à Köyceğiz même] est une petite île habitée par des Grecs ; il y a deux autres îles dans la partie Ouest du lac ; sur la plus petite sont des ruines du moyen-âge ». Deux ans auparavant Fellows était passé à Kudschiz, en avril 1838, allant à Muğla en venant de Dolloman⁵¹, mais, passant là, il n'eut pas vent des ruines de Dalyan, situées plus au Sud, et il ne pouvait savoir par ses cartes où il se trouvait. Il n'est cependant pas sans intérêt de lire maintenant ce qu'il écrivait.

Après Dalaman, « ayant gravi une montagne considérable⁵², nous vîmes au-dessous un magnifique lac ou plutôt une baie, qui est en liaison avec la mer par un bras long de 12 milles et dont alors l'eau est salée. Il est large de 6 à 8 milles et il reçoit une quantité de ruisseaux, mais pas de fleuve considérable. Je remarquai dans ces cours d'eau des crabes de mer à une distance de 6 à 8 milles de la mer ; ils se trouvent manifestement bien dans la fraîche eau claire ». Après avoir parlé de la puissance passée du derebey de l'endroit, il ajoute encore : « Sur une petite île, près de la rive de ce lac ou de cette baie, se trouvaient 5 ou 6 petites chaumières de Grecs⁵³ et les ruines d'une ancienne église chrétienne » ; il note la forme de la croix sur des

(43) *R. Num.* 1977, 32, n. 119.

(44) T. HACKENS dans l'ouvrage de *l'Expl. Délos* qui porte ce titre, p. 402 et pl. 68.

(45) *Loc. cit.*

(46) *Coin Hoards*, IV (1978), p. 16, n° 48. Les relations avec Rhodes sont journalières.

(47) *Ét. Anal.*, 478.

(48) CUINET, 392 et 674.

(49) PHILIPPSON, 85. *Ibid.*, 79 : « Yükksekum est un lieu animé, siège d'un kaza, avec un bazar important et un port où étaient ancrés beaucoup de caïques ». Voir ci-après sur l'exportation du bois.

(50) BEAN 1953, 15. Pour l'émissaire voir en outre ci-dessus.

(51) *Loc. cit.*, 124-125 (éd. originale *An excursion in Asia Minor*, 249-251). Pour ce qu'il dit de la vallée du Dalaman Çay, voir *J. Savants* 1978, 13-15.

(52) Cf. HOSKYN : « The lake is bounded on the E. by a range of limestone mountains, beyond which are the plains of Talaman ». Cf. Philippson ci-dessus.

(53) En 1844, L. ROSS (voir note 56), 81, passant à Kioğhèz signalait « une petite île dans le lac, où habite une demi-douzaine de familles grecques ». FREYA STARK, *The Lycian shore* (1956), 114, a vu des maisons ruinées sur cette île, Jaour Adasi, nom significatif.

morceaux de cet édifice : « les Grecs ont ici un petit lieu de culte » : il eut la surprise de voir dans cette colonie un porc, spectacle unique dans son voyage.

On peut soupçonner qu'il y eut là une des stations connues par les portulans, qui serait alors celle de La Guia, Hagia, ou plutôt son échelle⁵⁴.

Mais il faut en revenir aux cours d'eau qui se déversent dans le lac. Tchihatcheff, venant du Dalaman Çay, gagnait Ula, puis Muğla, en passant par Yangı, à 1 heure au Nord du lac, à travers une plaine marécageuse (fin novembre), parcourue par de nombreux ruisseaux⁵⁵ ; il voyait toute la rive Nord et Nord-Est entourée d'une épaisse forêt⁵⁶. Cuinet traitant des lacs du vilayet de Smyrne⁵⁷, très étendu en ce temps, écrivait que ce lac est relié à la baie « par une petite rivière qui vient se jeter à son extrémité Nord-Est et tempère la salure de ces eaux en faisant circuler ses affluents à travers celles d'un grand nombre de petits ruisseaux frais et limpides, puis reparait à l'autre bout du lac pour faciliter l'écoulement de son trop plein ». Ce n'est pas d'un témoin oculaire, mais c'est extrait de quelque rapport et suggère que l'adjectif *δειδής* chez Quintus de Smyrne n'est pas un banal ornement poétique pour un lac ou un fleuve. En tout cas cette valeur réaliste, et non quelque peu conventionnelle, était celle du vers du même poète sur l'Harpasos, fleuve de la Carie Orientale : *Ἀρπάσου ἀμφὶ ῥέεθρα δειδέος*, et cela correspond à son nom moderne de Fleuve Blanc, Akçay ; mes photographies ont montré le cours rapide du fleuve limpide⁵⁸. Dans les mêmes vers les mots *ἤματα πάντα* ne sont pas un ornement qui magnifie un torrent saisonnier, mais il caractérise un important et ravageur fleuve pérenne, que l'on a dompté et domestiqué par un barrage il y a près de trente ans. Le fleuve Parthénios en Paphlagonie-Bithynie avait offert aux yeux des voyageurs du XIX^e siècle et du début du XX^e sa limpidité virginale chantée par les poètes antiques ; aujourd'hui il s'est modernisé en devenant sale⁵⁹.

Caunos est « sous le neigeux Imbros ». Strabon écrit : *ὑπέρκειται δὲ τῆς πόλεως ἐν ὕψει φρούριον Ἴμβρος*⁶⁰. On a longtemps appliqué le nom Imbros à l'acropole de la

(54) Cf. *Él. Anal.*, 510-512. Hagia est connue par des Notitiae comme second nom pour l'évêché de Caunos : *ὁ Καύνου (ou Σζάμνων) ἤτοι τῆς Ἀγίας (Notitiae episcopatum eccl. Const., éd. Darrouzès, 1981), 7, 333 ; 9, 215 ; 10, 264 ; 13, 627*. Avec la première mention l'éditeur signale deux évêques d'Haghia au concile de 899. Quant à Prepia, *Él. Anal.*, 505-512, j'ai une confiance accrue sur la localisation de cette station aux ruines décrites par Hoskyn, Collignon et von Holbach, sur la côte en face de l'îlot de Papanisi, à Babadağ Iskelesi. J'en reparle ci-après à l'occasion du commerce de bois à Caunos.

(55) P. v. Tschihatcheff's *Reisen in Kleinasien und Armenien 1847-1863, Itinerare redigirt und mit einer neuen Construction der Karte von Kleinasien begleitet von H. Kiepert (Erg. 20 zu Petermann's Mitteilungen ; 1867), col. 22 A.*

(56) L. Ross, *Kleinasien und Deutschland (1850 ; voyage en 1844)*, 81 : « nous allâmes un long moment le long de la côte Nord du lac en longeant le fourré luxuriant qui en entoure les rives ». PHILIPPSON, 79, venant du Sud du lac, « avant Yükksekum de nouveau une jungle épaisse » ; le même sur les galeries forestières ci-après... ; P. JEANCARD ci-après, note 120. On remarquera, sur les cartes turques, les marécages marqués au Nord-Ouest et sur les deux tiers de la côte Est, comme sur celle de Philippson.

(57) *Loc. cit.*, 392.

(58) *A travers l'Asie Mineure*, ch. XVI, *Quintus de Smyrne et l'Harpasos*.

(59) Voir *ibid.*, ch. VI, pp. 165-176 : *Le Parthénios sur les monnaies d'Amastris*.

(60) Dans Pape-Benseler renvoi à Strabon, mais pas à Quintus de Smyrne.

ville, juste au Sud ; ainsi Collignon⁶¹ et Maiuri⁶². Bean a trouvé des restes de murailles hellénistiques sur ce rocher⁶³. Mais il a estimé que le *phrourion* d'Imbros se trouvait au Nord de la ville antique, à de belles murailles sur un site qu'il a découvert, le Ölemez Dağ, à 600 mètres d'altitude. « Ce qui est attendu, c'est un site hors de la cité, mais non loin d'elle ». « Le fort sur l'Ölemez Dağ domine directement Caunos et la vue embrasse toute la contrée de Köyceğiz à la mer »⁶⁴. Je crois avec lui, sans avoir visité le site, qu'il n'y a « pas de doute sérieux que ces ruines ne représentent le fort Imbros »⁶⁵. Cette identification correspond exactement au mot ἐν ὕψει dans la phrase de Strabon. Bean ajoutait⁶⁶ : « Dans *Ath. Trib. Lists*⁶⁷ on fait dépendre la question de la valeur à attacher à l'épithète « neigeux » ; comme Nicandre (*Theriaka*, à la fin) peut appliquer la même épithète à Claros, cette valeur peut être considérée comme nulle ». Même sentiment chez F. Vian⁶⁸ : « L'épithète *νιφόεις* ne doit être qu'un enjolivement poétique »⁶⁹.

Il nous reste la montagne Tarbelos, qui n'est pas connue par ailleurs. Où l'a-t-on placée⁷⁰? Les Kiepert l'ont marquée sur des hauteurs juste au Nord des ruines⁷¹, à l'Ouest de l'extrémité Sud du lac, à la montagne qui domine le hameau de Küçük Karaağaç ; d'où, comme il est naturel, Philippson dans sa carte géologique et topographique, qui donne, p. 85, 600 mètres pour l'altitude de cette chaîne. Il n'y a pas d'autre proposition⁷².

(61) « Au Sud-Est des terrasses portant les ruines se dresse un rocher qui se présente, quand on arrive de Dalian, sous la forme d'un pic aigu et étroit, légèrement incliné. Très abrupt du côté de l'Est, il se prolonge vers l'Ouest par une pente douce qui aboutit à un mamelon élevé. La crête du rocher est couronnée de murailles turques ou byzantines, qui marquent nettement la position d'un kastro. Il n'y a pas de doute sur le nom antique de cette imposante forteresse ; c'est à coup sûr Imbros, l'acropole des Cauniens ; l'état des lieux concorde exactement avec la courte description de Strabon ».

(62) *Loc. cit.*, 264. P. 265, fig. 119 ; photographie du fleuve et de « la rocca di Imbros vista da Oriente ».

(63) 1953, 22, fig. 20.

(64) *Loc. cit.*, 16-17, avec les photographies de murailles fig. 13-15 ; pas de cliché donnant la vue du site et par rapport à la ville et au lac.

(65) Il s'agit d'une identification par raisonnement topographique ; il n'y a pas témoignage par la trouvaille d'une inscription.

(66) *Loc. cit.*, 22, n. 56.

(67) Voir ci-après.

(68) *Recherches*, 136, n. 2.

(69) F. VIAN, 135, n. 1, traitant du Mycale et du Latmos chez Quintus de Smyrne, I, 282 : οἱ Μυκάλην ἐνέμοντο Λάτμοιό τε λευκά κάρηνα, estime que « la formule *λευκά κάρηνα* est un homérisme (*Iliade*, II, 735) dépourvu de signification ». Quintus de Smyrne, ou tout autre poète, peut employer, comme il est naturel, une expression homérique (dans II, 735, pour un tout autre site), mais la placer là où elle correspond à la réalité. Elle s'applique fort bien au Latmos ; les sommets dentelés du Beşparmak sont nus et il est juste de les appeler « blancs sommets ». On peut le constater sur les photographies du Latmos que j'ai publiées *BCH* 1978, 485, fig. 22 ; 505-507, fig. 30, 32, 33 ; voir dans *Milet*, III 2, *Die Befestigungen von Herakleia am Latmos* 1922, le grand panorama de la double planche 3 ou aussi pl. 4.

(70) W. RUGE, *Realenc.*, s. v. *Tarbelos* 2 (1932), écrivait : « Höhenzug, an dessen Fuss Kaunos lag. Quint. Smyrn. Posthom. VIII 80, Kiepert FOA IX Text Anm. 74 ».

(71) Carte d'Asie Mineure en 24 feuilles ; cartes VIII et IX des *Formae Orbis Antiqui*. Ce semble correspondre à l'Ölemez Dağ.

(72) BEAN 1953, 22, n. 58 écrivait : « Pour l'identification de Tarbelos je n'ai pas de document à offrir ». Il énumérait alors « plusieurs possibilités », dont aucune n'a la moindre consistance : « 1, la colline au Nord de la cité sur laquelle court le long rempart ; — 2, si l'Imbros est le nom de la *forteresse*, le Tarbelos peut être l'Ölemez Dağ lui-même ; — 3, Kızıltepe peut difficilement séduire, car dans l'antiquité il était distant de des milles le long de la côte ; — la colline de l'acropole est aussi une possibilité, si Quintus pense au lieu où reside l'homme plutôt qu'à celui où Caunos était situé (« is thinking of where the man dwelt rather where Caunos

Il faut réfléchir à une distinction capitale. Selon Quintus Caunos est située « sous l'Imbros », ὑπὸ Ἴμβρω. C'est l'exact correspondant de Strabon, ὑπέρκειται δὲ τῆς πόλεως ἐν ὕψει φρούριον Ἴμβρος. Imbros domine la ville, la surplombe pour ainsi dire. Strabon, XIV, 658-659, caractérise de la même façon la situation respective de Mylasa et de la montagne : « Mylasa est établie dans une plaine très riche » ; ὑπέρκειται δὲ κατὰ κορυφὴν ὄρος αὐτοῦ, λατόμιον λευκοῦ λίθου κάλλιστον ἔχον⁷³. Philippson estimait à environ 400 mètres la hauteur de la montagne H. Ilias, où il retrouvait les carrières de marbre et il la qualifiait de « Kegelberg », montagne conique (p. 19-20). On verra sur mes photographies comment les maisons se pressent contre la base de cette hauteur appelée Sodra Dağ⁷⁴. La proximité de la ville et de la montagne est encore soulignée par un bon mot transmis par Strabon : « on peut s'étonner de ceux qui ont placé leur fondation de façon si peu raisonnable sous un escarpement raide et dominant. On raconte qu'un des gouvernants romains dit dans son étonnement de la chose : le fondateur de cette ville, s'il n'avait pas peur, n'avait certes pas honte » (XIII, 659), τῶν ὑποβαλόντων οὕτως ἀλόγως τὸ κτίσμα ὀρθίω καὶ ὑπερδεξίω κρημνῶ⁷⁵. Même si, à vrai dire, le Sodra Dağ a une pente raide, mais n'est pas une falaise, ces phrases expriment bien que la ville est « sous la montagne ».

Les mots παραὶ ποσὶ Ταρδήλοιο après Ἴμβρω expriment tout autre chose. Il s'agit du pays, du territoire et des avant-monts (πόδες) d'une grande montagne. Que l'on jette un coup d'œil sur les deux cartes que j'ai reproduites ici fig. 2 et 3. Le majestueux et large Sandras Dağ, déjà nommé, juste au delà de Köyceğiz et du lac, domine la plaine et ferme l'horizon, en s'élevant depuis ses avant-monts jusqu'à 2294 mètres. On a lu déjà chez Philippson quelle barrière il formait, enserrant de ses pieds la plaine de Caunos, quelle masse imposante il était (mächtig). A mainte reprise Philippson est amené à le nommer. Il l'évoque pour la première fois (p. 24) quand il est à quelque 70 km. au Nord, dans la vallée de l'Harpasos (Akçay) : « en arrière-plan on voit dans le lointain le Sandras Dağ, encore couvert de neige » (19 juin) ; — du sommet de la falaise de Sakarkaya et de la région d'Ula, on voit les hautes crêtes (pp. 54, 62) ; — de la passe au-dessus du bord rocheux Ouest du lac de Yükköküm (220 mètres) « au Nord s'élève un mur montagneux de serpentine qui monte vers l'Est graduellement vers l'épais massif du Sandras Dağ, dont la région du sommet se trouve par derrière vers le Nord » (p. 79). Le géographe Xavier de Planhol a étudié la vie pastorale sur les pentes Sud du Sandras Dağ⁷⁶. Il en donne d'abord cette vue

lay ». Ce n'est pas en contradiction avec Diodore, XX, 27 : τὸ Ἡράκλειον pouvait fort bien être sur la colline Tarbelos ». Rappelons le texte : en 309, Ptolémée saisit la ville, τὴν μὲν πόλιν παρέλαβε ; « les acropoles », occupées par les garnisons d'Antigone, il les prend de force ; la première il l'emporte ; la seconde lui est livrée par la garnison. τὰς δ' ἀκροπόλεις φρουρουμένους τῆ βία κατισχύσας. τὸ μὲν Ἡράκλειον ἐξείλε. τὸ δὲ Περσιλὸν παραδόντων τῶν στρατιωτῶν ὑποχείριον ἐποιήσατο.

(73) « Ce fut », continue-t-il, « une grande utilité pour la ville d'avoir la pierre, en abondance et tout près, pour les constructions et spécialement celles des sanctuaires et des autres bâtiments publics ; car elle est ornée de portiques et de temples plus que toute autre ».

(74) Planches II, XII 1-2 d'un album sur Mylasa, tiré depuis longtemps ; cf. *Opera Minora*, IV, 82, n. 7 ; BCH 1973, 419. Cf. Aşkidil et Turan AKARCA, *Milas* (Istanbul, 1954), pl. 3.

(75) Ensuite : καὶ δὴ τῶν ἡγεμόνων τις εἰπεῖν λέγεται θυμαίσας τὸ πρᾶγμα. ταύτην γὰρ, ἔφη, τὴν πόλιν ὁ κτίσας εἰ μὴ ἐφοδεῖτο, ἄρ' οὐδ' ἤσχυνετο.

(76) *Rev. Géogr. Alpine*, 42 (1954), 665-672 : *La vie de montagne dans le Sandras Dağ (Carie méridionale, Turquie)*.

« Aux confins de la Carie et de la Lycie, le Sandras Dağ allonge du Sud-Ouest au Nord-Est, sa longue barrière, parallèlement aux principales directions tectoniques de la région. Sa lourde coupole (2294 m.) domine au Nord par des pentes assez modérées la déjà haute plaine d'Ezkere (vers 650-700 m.), que l'Akçay draine vers le bassin du Grand Méandre, et se dresse par de redoutables abrupts au-dessus de la plaine littorale de Köyceğiz, vers le Sud, en bordure du lac du même nom. Dès que, remontant du lac vers la mer, on a dépassé le défilé que commandait la ville carienne de Caunos, on atteint le village de Dalyan, où les immigrés macédoniens se sont installés, il y a un quart de siècle, dans les maisons abandonnées par les Grecs ; sa lourde et massive muraille, par-delà le lac et la plaine, ferme l'horizon. Au Sud-Est le cours, parallèle à la montagne, du Dalaman Çay, installé dans son fossé tectonique, étroit mais continu, délimite nettement le massif et constitue la seule voie de pénétration de la région côtière vers l'Anatolie intérieure. »

Voilà le Tarbélos aux pieds duquel était Caunos, la Creuse, l'isolée. C'est la montagne du territoire. C'était le domaine forestier de Caunos. Loin, très loin au delà, il n'y a que de faibles établissements. Aux pieds Nord de la montagne naît l'Harpasos pour aller se jeter dans le Méandre. Par là, les collines d'Eskere, avec leurs nombreux villages sans restes antiques apparents, sont sans doute la Skiritis, connue par Étienne de Byzance⁷⁷. Ils sont situés « le long des pentes » Nord du Sandras Dağ, bien plus douces⁷⁸. De là, informait-on Benndorf, par le Sandras Dağ on mettait dix-huit heures pour arriver à Dalyan. Au delà de la montagne, on atteindra ensuite au Nord-Est le Barzova, où j'ai découvert Kidrama⁷⁹, au Nord-Ouest la région de Tabai⁸⁰. Comme écrivait Philippson⁸¹, « le Sandras Dağ est la haute montagne frontière entre la région carienne continentale et le pays littoral au Sud. Ce n'est pas la hauteur, mais la large extension d'une région montagneuse tout à fait infertile et inhabitée entre Eskere au Nord et Yüksekum au Sud ; le fleuve Indos à l'Est jusqu'aux plaines de Muğla et d'Ula à l'Ouest, forme ici une barrière culturelle et commerciale extraordinairement forte »⁸².

Ainsi le Sandras Dağ n'est pas absent du paysage qu'évoque Quintus de Smyrne : παραί ποσὶ Ταρδήλοιοι. Les éditeurs des Tributs Attiques avaient songé à l'y introduire, mais sous le nom d'Imbros⁸³ : « Tarbélos est la colline au Nord-Ouest au pied de laquelle se trouvait Kaunos ; le neigeux Imbros (si l'épithète signifie quelque chose) doit être le grand Sandras Dağ, environ à 17 milles au Nord-Est. Les mots de Strabon ὑπέρεκται δὲ τῆς πόλεως ἐν ὕψει φρούριον Ἰμβρος, peuvent comporter ce sens ; s'il en est ainsi, la forteresse marquait probablement la frontière Nord du territoire de Kaunos, qui sera

(77) Σκιρίτις, ἡ δωδεκάπολις τῆς Καρίας ἡ οἰκοῦντες Σκιρίται. Sur le pays et ses villages, BENNDORF, *loc. cit.*, 150-151 ; PHILIPPSON, 114-115 ; *Villes d'Asie Mineure*, 236-238 ; cf. *La Carie*, II, 32, 40, 369, 383. Aujourd'hui j'accepterais l'identification proposée : Eskere, la Skiritis chez Étienne de Byzance. Le terme de *dōdekapolis* chez cet auteur peut s'appliquer à un ensemble de villages quand on rapproche l'*Octapolis* de l'extrême Ouest de la Lycie avec ses habitats dispersés ; cf. *BCH* 1982, 301-319.

(78) BENNDORF, *Reisen*, I, 150-151.

(79) *Villes d'Asie Mineure*, chap. XI ; *La Carie*, II, chap. VI.

(80) *La Carie*, II, chap. I-V. Sur la carte turque *kale* est le nom de l'antique Tabai ; cf. *ibid.*, 81-82.

(81) Pp. 113-114 (*Villes d'Asie Mineure*, 219, n. 4).

(82) Voir ci-dessus la phrase de G. Hirschfeld, p. 505.

(83) B. D. MERITT et Th. WADE-GERY, *The Athenian tribute lists*, I (1939), *The Gazetteer*, p. 499, s. v. *Kaunioi*.

1984]

À CAUNOS AVEC QUINTUS DE SMYRNE

513

alors tout le bassin du Kalbis et de ses affluents ». C'était en fait reprendre la localisation des cartes des Kiepert⁸⁴. Il va sans dire, après ce qu'on a lu ci-dessus sur la montagne, qu'il ne peut être question d'une forteresse sur le Sandras Dağ, à 2300 mètres d'altitude, ni d'une frontière en ce point. Toute la zone montagneuse faisait partie du territoire, — qui d'ailleurs n'était pas protégé par des forteresses aux frontières⁸⁵.

Les deux vers de Quintus concordent avec Strabon, mais n'ont pas Strabon pour source, puisque le Tarbélos ne figure que chez Quintus. On a justement conclu que pour la Carie et la Lycie il est « hautement probable que Quintus a utilisé soit une histoire locale en prose, soit plutôt une *klisis* versifiée dès l'époque hellénistique », et on a marqué la coïncidence avec les données légendaires de Milet et de Caunos⁸⁶.

Il est curieux que Tarbélos soit connu comme le père de deux chefs de la flotte indienne dans l'épopée de Nonnos, 26, 182 :

τοὺς Θύαμις κόσμησε καὶ Ὀλκασος, ὄρχαμος ἀνδρῶν,
Ταρβήλου δύο παῖδες ἀκοντοφόρου τοκῆος.

Dans une thèse à paraître, P. Chuvin⁸⁷ montre que Nonnos peut employer, isolément, des noms qui font partie d'une légende qu'il connaît, mais qu'il ne développe pas ; d'autre part, ses noms « indiens » n'ont rien de local. On peut se demander si Quintus, ou sa source, ne lui a pas fourni le Tarbélos, nom de la montagne de Carie et normalement aussi de son héros éponyme⁸⁸.

La plaine de Caunos était connue, et même célèbre et proverbiale, par son climat et par les ravages de la malaria. Le texte essentiel est celui de Strabon, XIII, 651 : « la région est fertile et riche, εὐδαίμων, mais la ville l'été, tous en conviennent, a un air insalubre et l'automne y est brûlant ; on rabâche des récits là-dessus. Le cithariste Stratonicos⁸⁹, voyant les Cauniens tout pâles et jaunes, dit que c'était le mot du Poète : « telle la génération des feuilles, telle aussi celle des hommes ». Comme ils lui reprochaient de brocarder la ville comme malsaine, il répondit : « aurais-je l'audace d'appeler malsaine cette ville où même les morts se promènent ? »⁹⁰. Cela ne venait

(84) Ces derniers ont été guidés par l'épithète « neigeux ». La localisation est enregistrée notamment dans la carte I d'Ernst MEYER, *Die Grenzen der hellenistischen Staaten in Kleinasien* (1925).

(85) Sur cette question des zones frontières, des forêts et de l'absence de forteresses dans ces régions, voir *Fouilles d'Amizon*, I, 101-109, sur les « gardes des forêts » ; avec la note 44.

(86) VIAN, *Recherches*, 144 ; cf. 141, sur une « Fondation de Caunos ». Voir ci-après page 532.

(87) *Mythologie et géographie dans les Dionysiaques de Nonnos de Panopolis*.

(88) Il est curieux qu'à la suite des vers sur les deux Cauniens tués par Néoptolème, Quintus enchaîne sur une autre victime de la région qui jouxte Caunos : Κτεῖνε δὲ Κασσάνδροιο θοὸν ποσὶ παῖδα Μύνητα / ὅν τέκε δῖα Κρέουσα παρὰ προχοῆς ποταμοῖο / Λίνδου εὐρρείταο, μενεπτολέμων ὄθι Καρῶν / πείρατα καὶ Λυκίης ἐρικυδέος ἄκρα πέλονται. Le fleuve est ordinairement appelé Indos et c'est le Dalaman Çay qu'on a aperçu dans ce mémoire (cf. J. Savanis 1978, 13-15, avec la fig. 7). Le héros né de la nymphe du fleuve Indos n'aurait-il pas donné à Nonnos l'idée de s'en servir dans l'armée indienne et précisément dans la flotte ?

(89) Stratonicos, au I^{er} siècle, est souvent cité pour de bons mots ou des anecdotes, qui me paraissent fort plaisantes, comme ces réparties sur Caunos.

(90) Τῆς δὲ γῶρας εὐδαίμονος οὐσης ἢ πόλις τοῦ θέρους ὁμολογεῖται παρὰ πάντων εἶναι δυσάερος καὶ τοῦ μετωπόρου - - διὰ τὰ καύματα καὶ τὴν ἀφθονίαν τῶν ὠραίων (?). Καὶ δὲ καὶ τὰ τοιαῦτα διηγήματα θρυλεῖται.

pas de la situation de la ville en contrebas du mont Imbros, mais la plaine autour du lac est marécageuse, comme il appert de la lecture des voyageurs, depuis Hoskyn⁹¹ jusqu'à Maiuri qui présente un sombre tableau⁹². Ils ont été frappés par l'air fiévreux des habitants⁹³. La lutte contre la malaria produit maintenant ses effets⁹⁴; comme les modernes jusqu'à une époque récente, les Anciens étaient désarmés⁹⁵.

Le Sandras Dağ a toujours servi de séjour d'été salubre⁹⁶. Le neigeux Sandras Dağ offrait un autre avantage aux habitants de Caunos. Nous avons utilisé ailleurs cette histoire de la région de Muğla : un saint (evlya) du Sandras Dağ, rendant visite à un confrère d'Ula, lui apporte un bloc de neige dans un feutre⁹⁷. La neige, pour l'eau de neige, les sorbets et les sirops, est un cadeau de la montagne à la plaine chaude dans l'antiquité comme dans les temps modernes⁹⁸.

ὅτι Στρατόνικος ὁ κιθαριστῆς ἰδὼν - ἐπιμελῶς χλωροῦς τοὺς Καυνίους, τοῦτ' εἶναι ἔφη τὸ τοῦ ποιητοῦ « οὔη περ φύλλων γενεή, τοιήδε καὶ ἀνδρῶν ». Μεμφομένων δὲ ὡς σκώπτοιτο αὐτῷ ἢ πόλις ὡς νοσερὰ, ἐγὼ, ἔφη, ταύτην θαρρήσασιμ' ἂν λέγειν νοσερὰν ὅπου καὶ οἱ νεκροὶ περιπατοῦσιν.

(91) P. 144. Le port ancien est maintenant un marécage. « Les marais étendus à l'Est de la cité rendraient compte de sa proverbiale insalubrité ».

(92) *Loc. cit.*, 264 B : « Le paysage du vaste marécage et du fleuve est des plus grandioses. Le lit du Dalian, séparé des marais par une végétation lacustre basse et épaisse, se confond parfois avec le marais, s'y perd en bras morts et erre tortueusement dans la plaine bourbeuse en grands coudes avant d'atteindre le village placé à peu de distance des ruines et de la nécropole antique ».

(93) COLLIGNON, *Voyage*, 6 : à Bōjūk Karaağaç, « les rares habitants qui cultivent à grand'peine un petit coin de terre sont dévorés de fièvre » ; 7 : « Les bords du lac sont marécageux et malsains... Des enfants déguenillés aux yeux brillants de fièvre, au ventre ballonné... » ; CUINET, III, 674, Yūksekkum « est fort sujette aux fièvres paludéennes. Aussi est-elle à peu près déserte durant l'été à cause des risques que la santé des habitants y courrait » ; MAIURI, 264 et 266 : « les habitants sont en grande partie turcs et grecs émigrés de Rhodes » ; « ils révèlent dans leur aspect extérieur l'influence néfaste de la malaria. Dans ce paysage d'eau courante et de marais où, dans la saison des pluies, toute la basse plaine du Dalian, devenue un immense marécage et où le misérable village, coupé de toute communication sauf par la navigation à rames et à voile, semble devoir être submergé lui aussi par le fleuve profond, c'est le vrai royaume de la fièvre ».

(94) BEAN 1953, 15 : « Le climat notoirement insalubre de Caunos s'est amélioré considérablement dans les récentes années, spécialement depuis 1948, quand les Turcs ont commencé un sérieux effort pour combattre la malaria » ; X. de PLANHOL, 671-672 : « La plaine de Kōyceğiz, jadis malsaine et déserte, domaine de l'habitat dispersé en voie de peuplement accéléré, depuis un siècle, par des paysans originaires des hautes terres de la Carie orientale (plaines de Tavas et d'Acı Payam) et plus récemment par des immigrants (notamment ces dernières années par des Turcs de Bulgarie) est aujourd'hui une région très active ».

(95) Cf. M. ΓΡΜΕΚ, *Les maladies à l'aube de la civilisation occidentale, Recherches sur la réalité pathologique dans le monde grec préhistorique, archaïque et classique* (1983), 397-407.

(96) CUINET, 674 : « En allant habiter les montagnes environnantes pendant les chaleurs, pour se dérober aux dangereuses émanations des marécages, la population de Yūksekkum ne fait d'ailleurs que se conformer à la coutume générale du *caza* de Keuīdjîs » ; X. de PLANHOL, 670 : « De 100 à 600 m. d'altitude s'échelonnent des habitats d'hiver, auxquels correspondent dans la montagne des habitats d'été » ; entre les deux habitats distance de 2 à 3 km. seulement ou jusqu'à 8 heures de marche en certains endroits ; on réside à la *yayla* du début de mai jusque vers la fin d'octobre ; « les habitations d'été sont des huttes coniques de planches de pins, éparpillées autour des *poljés* près des nombreuses petites résurgences de bordure, dont les eaux sont souvent dérivées vers les champs de haricots et de maïs qui occupent le fond des dépressions » (photos de ces huttes) ; 671 : « Ağla (vers 500 m. d'altitude sur le versant Sud-Ouest) est le séjour d'été, sorte de station climatique, de bien des habitants de la bourgade de Kōyceğiz... qui vont y passer les chaleurs au milieu des jardins ».

(97) *La Carie*, II, 39, note 8.

(98) Voir *La Carie, loc. cit.* ; J. Savanis 1979 : *Le voyage d'Antiphilos de Byzance*, 280, avec la note 96 (les *karci*, les fosses à neige et la toponymie) ; *Opera Minora*, II, 917 (*Charisterion Orlandos*) ; sur le transport de la neige dans des étoffes *agnapta*) ; *A travers l'Asie Mineure*, 349, n. 48.

Le haut et massif Sandras Dağ est neigeux ; appelé Tarbélos il fermait le territoire de Caunos. La forteresse Imbros, au-dessus de la ville, la protégeait ; haute de 600 mètres, elle ne pouvait recevoir de neige qu'à l'occasion. Pour quelque arrangement, métrique ou autre, Quintus de Smyrne a changé de place l'épithète « neigeux » que portait sa source. Du Sandras Dağ la neige est passée sur l'Ölemez Dağ, du Tarbélos sur l'Imbros, qui est devenu neigeux, comme Claros l'était chez Nicandre de Colophon⁹⁹.

Il nous faut maintenant, pour comprendre la vie de la cité, rechercher quelles étaient ses ressources, de quoi elle se nourrissait et ce qu'elle vendait à l'étranger. D'abord les cultures.

Strabon évoque la fertilité du pays, sa richesse, τῆς δὲ χώρας εὐδαίμονος οὕσης. Des voyageurs ont signalé en passant divers produits. Hoskyn déjà notait que « de petits caïques remontent la rivière jusqu'à Palyani, où ils reçoivent des cargaisons de sésame, de maïs, etc. ». Philippson, 80 et 86, indiquait aussi sésame et maïs. Selon Bean, « la fertilité du sol est aussi frappante aujourd'hui que toujours ; le sésame et le maïs sont les principaux produits ; fruits et légumes sont abondants. Cependant la vigne manque »¹⁰⁰. X. de Planhol écrivait¹⁰¹ : « cette plaine, jadis malsaine et désertée... est aujourd'hui une région très active, vouée aux cultures d'été, au sésame, au coton¹⁰² et au maïs »¹⁰³.

La plaine est protégée des vents du Nord par les montagnes. Philippson, 86, relevait le grand nombre de villages. « Un grand nombre de villages, bien qu'ils

(99) Cf. ci-dessus p. 510. Là le procédé poétique s'explique ainsi. Certes la plaine de Claros ne peut connaître la neige que par grande exception, comme celle de Smyrne (sur celle-ci, voir *Opera Minora*, III, 1546, avec la note 1). Mais le territoire comporte, juste à l'Est de la vallée de Claros, une partie montagneuse avec le massif du Barbandon Dağ et de l'Alaman Dağ. Ce dernier est l'antique Gallésion, qui s'insère entre les trois villes de Colophon, de Métropolis et d'Éphèse (cf. *Bull. Épigr.* 1982, 308). Dans cette rude montagne divers ermites exercèrent leurs austérités et fondèrent des couvents ; le plus célèbre fut, au XI^e siècle, Lazare le Gallésiot, dont une vie très détaillée, *Acta Sanctorum*, 7 novembre, pp. 502-608 (avec l'introduction sur les autres moines dans la montagne, une autre Vie beaucoup moins abondante et encore un Épitomé) nous donne des renseignements révélateurs. Le saint avait fondé un couvent dans la campagne d'Éphèse et s'était installé sur une colonne, d'abord avec un toit, puis sans toit. Il y passa sept ans ; mais, ne pouvant trouver le silence et l'hésychia, à cause des passants sur la route et des cris des paysans dans les champs, il décida d'aller sur la montagne en face, qui est ainsi décrite (chap. 36) : τὸ γούν ἀντικρυς κείμενον Γαλήσιον ὄρος δύσβατον καὶ πετρῶδες καὶ λίαν τραχὺ τυγχάνον, πρὸς δὲ τούτοις καὶ ἀνυδροῦν. Dans la suite il est souvent question de ξηρὸν ὄρος, κρημνώδεις τόποι, φάραγγες, de grottes ; les animaux sont des chèvres ensauvagées, même des ours, un couple de panthères ; les frères arrachent des racines (le travail du *kökcü* dans la Turquie moderne) d'olivier sauvage pour le foyer du forgeron. Au chapitre 238, un envoyé du métropolitain d'Éphèse vient au monastère monté sur une bête ; il ne voit plus du tout la route à cause de la neige, διὰ τὸ μὴ τὴν ὁδὸν εἶναι τῆς χιόνος τὸ σύνολον καθορᾶσθαι, χειμῆριος γὰρ ἦν ὁ καιρὸς. Par une sorte de brachylogie Nicandre a transporté à Claros la neige de la montagne contiguë à l'Est.

(100) Nous achetâmes à Köyceğiz des grappes de raisin qui paraissaient venir des vignes d'arbre en arbre. Justement Schönborn dans RITTER, 914, allant à Dalyan notait des vignes qui s'enroulaient aux arbres, grenadiers et autres. De même L. Ross, ci-après note 118.

(101) *Loc. cit.*, 671-672.

(102) Freya STARK, *loc. cit.*, donne la photographie ad p. 101, d'un caïque chargé de femmes revenant de la récolte du coton.

(103) *Loc. cit.*, 671-672 ; cf. ci-dessus n. 76. Il ajoutait : « le pays ne se suffit plus en ressources alimentaires et des caravanes chargées de sacs de blé et d'orge descendent tous les automnes du Dalaman çay apportant à la plaine les céréales du haut pays », c'est-à-dire notamment de la région du plateau de Davas.

cf. Thess,
the Convent
grapes from
Athos

soient petits pour la plupart, comme aussi des fermes, sont dispersés sur les bords et même dans les plaines, et une série de villages accompagne le cours de la vallée jusqu'à la baie de Giova. Cependant aujourd'hui [1904] les plaines ne sont pas cultivées dans la mesure où ce serait possible ; sans doute ici encore la grande propriété en a-t-elle la responsabilité principale ». Il ajoutait, p. 80 : « Malgré de nombreuses veines d'eau qui, de la montagne, arrosent les plaines [cadeaux du Sandras Dağ], tout ce pays est mal cultivé et peu peuplé, ce qui est au débit de la grande propriété. Les plaines autour du lac, fertiles et chaudes, pourraient être transformées par une population active en un jardin de fruits unique. Certes, lorsque le déboisement des montagnes sera achevé, c'en sera fait pour toujours ».

Les progrès modernes nous donnent donc une meilleure image de ce que pouvait être la prospérité du territoire de Caunos dans la meilleure période de son histoire¹⁰⁴. J'ai évoqué déjà la richesse plantureuse de la région, telle que nous la vîmes au début de septembre dans la lourde chaleur¹⁰⁵. Venant de Marmaris nous avons abouti sur le bord Sud de la plaine de Giova (Gökova) vers Akçepinar, où il y avait des cultures de sésame et où le ministère avait créé des plantations d'orangers, et sur le bord Nord à Goslukuyu, au-dessus de laquelle se dresse la colline abrupte qui portait Idyma¹⁰⁶. Puis une série de villages dans l'étroite vallée qui mène vers Caunos¹⁰⁷. Partout du sésame, du maïs et, avec des moulins éoliens, des orangers ; beaucoup d'arbres fruitiers, notamment des grenadiers, autour des villages, des figuiers aussi ; dans la plaine même de Köyceğiz, hauts maïs, sésame, coton.

Il faut dire un mot particulier de deux produits. D'abord les figues. Les figues de Caunos sont connues par Athénée¹⁰⁸ et surtout par Cicéron et divers auteurs latins : les figues sèches sous le nom de *caunae*¹⁰⁹. Bean écrivait que « les figues, pour lesquelles Caunos était fameuse dans l'antiquité, ne sont remarquables ni pour la quantité ni pour la qualité » ; il ajoutait : « Il est naturellement possible que les figues aient été appelées cauniennes parce qu'elles avaient été embarquées à Caunos, après avoir poussé ailleurs, tout comme les figues de la vallée du Méandre sont appelées aujourd'hui figues de Smyrne. Ramsay¹¹⁰ semble précisément suggérer que les figues de

(104) J'ai fait la même réflexion, malgré la différence énorme des cultures actuelles avec celles de l'Antiquité, pour la Cilicie Plane (*Opera Minora*, III, 1460) ; aussi pour la plaine de Prousius de l'Hypios, réanimée par les villages tcherkesses (*A travers l'Asie Mineure*, 36). Cela ne supprime pas l'endémisme de la malaria autour du lac, bien attestée pour l'antiquité. Voir aussi ci-après pour l'arbre à encens turc.

(105) *J. Savants* 1978, *Les conquêtes du dynaste lycien Arbinas*, 10-15. Des femmes, leur enfant dans le dos, avaient un parasol, noir ou rose ; cf. les parasols dans la région de Kula en Lydie, *Villes d'Asie Mineure*², 304.

(106) Sur le site et la ville *Ét. Anat.*, chap. XXVII.

(107) Je reconnus le village dispersé Hasancık où, allant en 1934 vers Gelibolu, au Sud, je reçus pour une nuit l'hospitalité avec mon guide dans la demeure idyllique d'un nègre, dans la maison auprès d'une source et parmi les grenadiers.

(108) III, 76 a : καὶ τὰ ἀπὸ Καύνου τῆς Καρίας ἐπαινεῖται κοινόν.

(109) *De divinatione*, II, 83 et Pline, XV, 83 : *caricae quaeque conscendente nauem adversus Parthos omen fecere M. Crasso uenales praedicantis voce Caunae*. Je me garde d'attribuer nécessairement à Caunos les figues séchées *Caricae*, dont parle notamment le Tarif de Dioclétien. Cf. J. ANDRÉ, *L'alimentation et la cuisine à Rome* (1961), 89. La production de la vallée du Méandre, beaucoup plus considérable que celle de Caunos, était « carienne » comme celle de Caunos.

(110) *Asiatic elements in Greek civilisation* (1928), 128.

Caunos étaient les mêmes que celles du Méandre¹¹¹. De toute évidence, ce semble improbable à l'extrême ». De fait, « la creuse Caunos » n'avait pas de relations, à travers les chaînes de montagnes, avec la vallée du Méandre. Les figues de Caunos n'ont pu venir que de son territoire, en y ajoutant celles de la vallée du Dalaman Çay (Calynda) et celles d'Idyma, au départ de la longue vallée de Giova au lac de Köyceğiz, qui arrivaient facilement à Caunos et de là en Italie, tandis que la baie d'Idyma, si elle offre un bon mouillage, est au fin fond du golfe Céramique¹¹², qui est bouché, peut-on dire, par l'île de Cos. Des monnaies d'argent d'Idyma, que l'on date de la seconde moitié du ve siècle, portent au droit une tête de Pan et au revers avec l'ethnique une feuille de figuier¹¹³. Les figues du territoire d'Idyma partaient par Caunos. Les figues sèches de la récolte récente étaient en chapelets sur le marché de Köyceğiz à notre passage.

La feuille de figuier caractérise aussi les espèces de Camiros au vi^e et au ve siècle. Athénée dit des figues d'Athènes γινομένων καλλίστων πρὸς τὰ Ῥοδιακά¹¹⁴. Les figues de Caunos étaient importées en Égypte au milieu du iii^e siècle a. C., comme on l'apprend par les papyrus de Zénon. Des comptes mentionnent les κεράμια de figues de Rhodes et de Caunos : ισχάδων Ῥοδίων, ισχάδων Καυνίων¹¹⁵.

Une autre production à signaler est celle de l'encens du *Liquidambar Orientalis*, que l'on appelait storax. Cet arbre, qui ressemble au platane par ses feuilles, pousse, les pieds dans l'eau marécageuse, dans la région qui va d'Idyma à Telmessos. Nous en avons observé l'exploitation dans un coin du golfe de Marmaris et rapporté des photographies¹¹⁶. A Köyceğiz même il était signalé déjà par Fellows sans qu'il en pût savoir l'espèce ni le nom¹¹⁷; — par L. Ross, qui donnait aussi des détails, avec le

(111) « It is to be noticed also, that Caunus was the harbour of export, not Smyrna as at the present. This change touches the wide question of West Asian export harbours in different ages ».

(112) Cf. encore M. A. FRANÇOIS, *Instructions nautiques 691* (1886), 270-279; « végétation tellement épaisse et malsaine autour de la petite île marécageuse qui se trouve à l'entrée [de la rivière Kadim ou Asmak] que les miasmes qui s'en échappent sont mortels aux habitants des hameaux du voisinage et les obligent à quitter leurs habitations pendant un certain temps de l'année... La petite plaine n'est cultivée qu'en partie. Les exportations principales de ce port et de la côte environnante consistent en valonée, blé, bois des forêts environnantes, styrax [cf. ci-après] et sangsues en grande quantité prises dans les marais autour du fond de la baie et exportées principalement en Italie, source de profit pour les malheureux habitants de cette côte. On récolte aussi du miel (bruyère et myrtes sauvages) ». Sur la côte Nord de Giova à Kéramo, « la terre a un grand caractère et s'élève du bord de l'eau jusqu'à 1 000 mètres en formant des précipices revêtus de la plus brillante verdure et couronnés par des forêts de chênes, de pins, de hêtres, etc. »; falaise verticale sans aucune faille.

(113) Ainsi *BMCCaria*, 127 et pl. XXI, 8-10; IMHOOF-BLUMER, *Klein. M.*, I, 137; *R. Num.* 1902, 79, n. 67 et pl. IV, 8; *Dan. Mus. Caria*, 419-420; AULOCK, *Karien*, 2559-2561.

(114) 72 d. Cf. VAN GELDER, *Gesch. der Alten Rhodier* (1900), 427.

(115) *P. Cairo Zenon*, I, 59110, l. 23-24; IV, 59546, 59548, 59680. Dans ces comptes on trouve aussi les fromages de Kythnos et de Rhénée, τυροὺς Κυθνίους τῶν μεγάλων β', Ῥηναίους κ'. Pour Kythnos les textes anciens parlent de ses fromages comme de la seule production renommée et ce fut aussi sa production à l'époque moderne (cf. sur cette pauvre île *Rev. Num.* 1977, 14). Les papyrus de Zénon sont venus apporter leur témoignage.

(116) Cf. *Opera Minora*, IV, 244; *J. Savants* 1976, *Les conquêtes du dynaste lycien Arbinas*, notes 27 et 50, sur ce *günlük* et sa présence à la bordure Ouest du territoire de Telmessos.

(117) Pp. 126 (253 de l'édition originale) : « La région est toujours encore très boisée. Il existe ici en grande quantité une sorte de platane... ; il a un tronc tout droit, il devient très grand et ne laisse pas tomber sa rude écorce noire ; il a une feuille semblable à une étoile à cinq rayons qui, broyée, dégage une forte odeur. Les arbres forment un sauvage fourré enchevêtré, en fait une région magnifique pour les oiseaux ».

nom qui est exactement *günlük*¹¹⁸ ; — par Philippson¹¹⁹. De cet arbre la meilleure photographie fut prise dans la plaine même de Caunos¹²⁰. L'encens obtenu est acheté pour des églises de l'Archipel et pour les Indes¹²¹ ; il atteint de hauts prix. L'usage de l'encens dans les cultes antiques était plus répandu que dans les églises chrétiennes, même orthodoxes, et ce devait être l'occasion de grands frais. Le *libanos* dont nos inscriptions prescrivent l'emploi coûtait fort cher quand il venait de l'Arabie par l'Égypte ou par les Nabatéens. Il ne me semble pas douteux que l'encens de Telmessos, de Caunos et d'Idyma ne fut pas négligé dans l'Antiquité, notamment dans le Sud-Ouest de l'Asie Mineure^{121a}.

(118) *Loc. cit.*, 81-82 : le fourré de la rive Nord du lac (ci-dessus note 56) ; « si je ne mentionne pas cette puissante végétation à chaque pas en Carie, c'est pour éviter la monotonie ; elle se trouve partout où il y a une plaine assez humide, un cours d'eau. Le laurier rose et le myrte croissent ici jusqu'à trois cordes de haut, le grenadier paraît être un arbre endémique ; car il se trouve partout et d'une croissance jamais vue » ; rareté du cyprès. « Mais la plus belle espèce d'arbre est un érable géant, que nous n'avons rencontré en Lycie que par exception [Telmessos et la vallée du Xanthos], mais qui en Carie sur de vastes espaces le long des fleuves et des ruisseaux refoule le platane. On enlève son écorce à un pied au-dessus de la racine et on recueille, de la sève qui en découle, un encens brun, appelé ici *Künükj*. [Je trouve dans un dictionnaire botanique turc le mot *kara günnük* ; le nom actuel et traditionnel est *günlük*.] La feuille ressemble à celle du platane, elle est seulement plus petite et d'un vert encore plus frais, en sorte que souvent, de loin, je croyais voir notre hêtre, quand il est en mai dans son plein éclat ». Une sorte d'aulne aussi (cf. note 121 a). « Tous ces arbres sont enlacés par la vigne sauvage avec ses vrilles foisonnantes jusqu'à leur sommet ».

(119) P. 79 : « Dans la forêt marécageuse sur le fleuve je vis une grossière mécanique spéciale sous un puissant arbre feuillu avec des feuilles déchirées du genre platane. On me le présenta comme « *giönlük* », qui fournit « l'encens turc » ou « ambre », « la résine liquide de storax ». La substance odorante, très estimée en Orient et employée aussi chez nous, est obtenue sur place par cuisson et pressage de l'écorce de cet arbre, le *Liquidambar orientalis* Mill. ; à cela servait l'appareil qui malheureusement n'était pas en action. L'écorce pressée est employée pour encenser dans les églises chrétiennes d'Orient. L'arbre est assez fréquent dans les vallées humides du Sud de l'Asie Mineure, aussi dans la Syrie du Nord et à Chypre » ; 86 : « Le long des fleuves et des ruisseaux s'étendent des forêts en galeries et d'épaisses jungles où croît notamment le *Liquidambar* » ; p. 105, en Lycie. Ce sont les érables de Collignon, n. 32 ; aussi, p. 6, à Böyük Karaağaç, « un jardin planté de muriers et entouré de haies d'aloës nous offre un excellent gîte. Le soleil levant nous montre la vallée vivement colorée de teintes fraîches, un léger brouillard flottant devant un rideau de magnifiques érables, et une immense prairie très verte ; mais tout cela est en friche » ; de même, p. 7, les « platanes centenaires » sur le bord du lac. X. de PLANHOL, *loc. cit.*, 668, a pu confondre cet arbre avec le platane, sur le versant Sud-Est du Sandras Dağ : « D'autres hameaux s'installent dans des clairières encore modestes, sur des replats ou de petites terrasses, cependant que les fonds de vallées restent envahis par des fourrés de platanes ou de lauriers-roses ».

(120) La « fabrication » fut observée par nous dans le golfe de Marmaris, en notant les renseignements de l'exploitant et en prenant des photographies de l'arbre en traitement et de l'installation. Les moustiques pullulaient dans cette forêt marécageuse sur le bord du golfe. Dans la même région les observations de Paul JEANCARD, *L'Anatolie* (Paris, 1919), 169-171. Ce voyageur, technicien des parfums, n'a pu s'arrêter à Köyceğiz en allant à Marmaris. Il a longé « la côte rocheuse sur laquelle semble plaquée l'île de Pappanisi... L'étroit couloir qui détache Pappanisi de la côte sert d'abri aux bâtiments. Nous y apercevons des trois-mâts à l'ancre. Ils doivent charger sans doute du minerai... L'Élie double le cap Kapnia » et ses contreforts rocheux. « Nous coupons le golfe de Dalian qui est très profond et que domine à l'horizon la cime de l'Imbros [du Tarbélos-Sandras Dağ], haute de 3 000 mètres [le nom et l'altitude d'après les cartes des Kiepert]. Pour atteindre la région du styrax, on remonte en barque la rivière de Dalian jusqu'à un grand lac aux rives marécageuses, où sont les forêts exploitées. Sur la ligne du rivage se détachent les bateaux qui font leur cargaison de bois ».

(121) Ainsi Jeancard et aussi R. FITZNER, *Aus Kleinasien und Syrien* (1904), 107.

(121 a) Un pèlerin russe, en 1106, signale l'arbre à encens à Makri et dans la région jusqu'à Myra, TOMASCHEK, *Zur hist. Topographie von Kleinasien im Mittelalter* (Sitz. Ak. Wien, 124, VIII ; 1891 ; 44). Il le compare à l'aulne, ce qui peut être dû, d'une certaine façon, aux feuilles, mais surtout au fait que cet arbre vit dans des régions très humides et même dans l'eau. Cf. P. WITTEK, *Das Fürstentum Menteşe* (1934), 124 avec la note 3.

Une ressource essentielle de Caunos fut le bois tiré de ses forêts de conifères, comme aussi la poix. Benndorf, 147, passant au Nord du Sandras Dağ, dans les villages de la vallée d'Eskere, écrivait : « On se trompera difficilement si l'on fait venir la construction navale des Cauniens et, en grande partie, leur prospérité de la richesse forestière de cet arrière-pays qui était le leur ». Strabon mentionne à Caunos les *néoria*, arsenaux et chantiers.

Les forêts du Sandras Dağ fournissaient aussi le bois pour l'exportation. Dans tout le cours de l'histoire les forêts de la côte Sud de l'Asie Mineure ont été débitées pour fournir du bois à tous usages dans la Méditerranée orientale, avant tout pour l'Égypte, si pauvre en bois et qui, en particulier dans ses périodes de prospérité, en consommait d'énormes quantités. Les textes en parlent souvent, depuis Strabon et bien des auteurs, à travers le Moyen Âge et Marino Sanuto, jusqu'à nos jours¹²².

Pour Caunos même, Ross, 80, constatait que « le fleuve, qui, venant du lac, tombe dans la mer (le Calbis des Anciens), est navigable pour de petits caboteurs, qui viennent ici chercher du bois ». A la fin de la première guerre mondiale, Maiuri, 264, écrivait que « les voiliers font un fréquent commerce de poissons et de bois entre Rhodes et le village de Dalian ». Un embarquement de bois se faisait à Yükkükum. Là encore G. Cousin, en 1888, voyait « le port d'embarquement pour le minerai... et les sapins sciés »¹²³. Le détail du transport nous est donné par les lignes de E. Sperling, drogman de l'ambassade de Prusse à Constantinople¹²⁴. Ses observations se placent lors de son voyage de retour en bateau à voile par Alanya et Adalia. « Le 26 octobre nous remontâmes jusqu'à l'embouchure du Calbis. A peu de distance en face se trouve une petite île rocheuse qui brise le déferlement des vagues en sorte qu'il se forme une baie sûre »¹²⁵. Papanisi est en face de l'extrémité Sud du rocheux Baba Dağ, en face aussi de la ville médiévale décrite par Collignon¹²⁶ et von Holbach¹²⁷ et qui doit être la Prepia des portulans¹²⁸. C'est le lieu que les *yürük* de la région appelaient *Baba Dağ Iskelesi* (Échelle du Baba Dağ) ; je crois que *Baba Dağ adası* (Île du Baba Dağ) était le nom du lieu, transformé par les marins grecs qui le fréquentaient seuls en *Papa Nisi* (Papasnisi)¹²⁹. « Dans cette baie », continue Sperling, « se trouvaient douze vaisseaux qui, tous, emportaient du bois pour l'Égypte. De

(122) Des textes caractéristiques d'auteurs et de voyageurs dans *Ét. Anat.*, 505-506 ; *J. Savants* 1978, 24, n. 49 (pour Makri). En bien des points les bois arrivaient par flottage (par exemple *A travers l'Asie Mineure*, 67, n. 416 et l'index, s. v.). Deux photographies de flottage sur le Dalaman Çay, *J. Savants, loc. cit.*, et *A travers l'Asie Mineure*, 69. Dans TOMASCHEK, *loc. cit.*, 42, un auteur arabe, en 1321, dit du Dalaman Çay que le bois flotté descend jusqu'à son embouchure et qu'il est transporté en Égypte. Pour cette région précise, l'Égypte était le grand client ; cette vallée était un domaine du Khédive jusqu'après la première guerre mondiale ; cf. *J. Savants, loc. cit.*, 13-14. Carte turque de la végétation pour toute cette région reproduite *J. Savants* 1978, 12.

(123) *BCH* 1900, 43. Il doit d'agir de pins.

(124) *Zeitschrift für allgemeine Erdkunde*, NS 19 (1864), *Ein Ausflug in die isaurischen Bergen im Herbst* 1862, 68-69.

(125) Le voyageur semble appeler ici Calbis (antique) le Dalaman Çay (comme le soutenait Leake dans son commentaire des inscriptions copiées par Hoskyn).

(126) *Notes d'un voyage* (dans *Ét. Anat.*, 507-509).

(127) *Ath. Mitt.* 1909 (dans *Ét. Anat.*, 509).

(128) Pour la ville médiévale, voir ci-dessus.

(129) Des restes de murs helléniques sont attestés par COLLIGNON, *loc. cit.*, et déjà par Hoskyn, 144-145. On y cherche, pour l'Antiquité, Pisiliis ou Panormos des Cauniens ; ci-dessus notes 8 et 54.

plus petits bâtiments qui, par le Calbis¹³⁰, faisaient voile vers le port de Ködschez, apportaient là les cargaisons ; ainsi se déployait devant nous d'un coup une activité pittoresque. C'étaient tous des marins de Castellorizzo, qui vinrent à notre bord pour avoir les dernières nouvelles de leur chère île ». Ce témoignage montre que les caïques, chargés des bois de Caunos, transportent leur cargaison sur les grands navires qui porteront le bois en Égypte. Ceux-ci étaient armés et montés par des marins de Castellorizzo, l'île si active alors de la côte Sud de la Lycie, qui assuraient le trafic entre ces côtes anatoliennes, Chypre, la Syrie et l'Égypte¹³¹.

Le bois de Caunos venait du Sandras Dağ. Philippson en parlait en détail : « Le Calbis est navigable pour les petits voiliers du pays. Aussi Jüksekkum est-il un port de mer qui fait un gros trafic d'exportation du bois vers l'Égypte. Car les énormes forêts de pins qui, il y a peu, couvraient toute la Carie du Sud et spécialement le Sandras Dağ, ont été abandonnées par le gouvernement turc à une famille de capitalistes grecs pour déboisement et s'en vont peu à peu dans la vallée du Nil, pauvre en bois, dont l'énorme essor économique amène un grand besoin en bois. Les entrepreneurs grecs y gagnent naturellement beaucoup de millions, tandis que le pays reste dénudé, ensauvagé et ruiné pour toujours » (pp. 79-80 ; observations de 1904 ; cf. 81)¹³². Déjà pour la région de Marmaris, il relevait la dégradation de la grande forêt de pins¹³³. Le tableau que donnait X. de Planhol du versant Sud du Sandras Dağ montrait une forêt fort dégradée au Sud-Est, dont il observait le mode d'occupation. Sur le versant Sud-Ouest, « la montagne apparaît beaucoup moins humanisée que la montagne grouillante du versant Sud-Est. Beaucoup de pelouses accueillantes restent intactes, qui ailleurs auraient attiré les troupeaux. La forêt¹³⁴ est de même infiniment moins dégradée et plus robuste. Aux lambeaux de pinède claire ravagée par les incendies et la dent des chèvres du versant Sud-Est¹³⁵ s'opposent ici de magnifiques futaies. C'est la seule zone que fasse exploiter actuellement la direction des forêts et c'est le domaine des Tahtaci¹³⁶, qui s'y rassemblent en été de tout le Sud-Ouest de l'Asie Mineure ».

(130) Ici c'est bien l'émissaire du lac de Caunos.

(131) Voir *Villes d'Asie Mineure*, 56, n. 3 ; *J. Savants* 1978, 32, n. 82. L'occupation essentielle de la très nombreuse marine était le commerce du bois ; « des côtes de Carie et de Lycie ils emportent le bois de construction et de chauffage vers les ports de Syrie, de Chypre et d'Égypte » (L. Ross dans *Villes, loc. cit.*).

(132) Cf. *loc. cit.*, 86 : « essor de Yüksekkum sur la rive plate au Nord ; aujourd'hui un port animé par les voiliers pour l'exportation du bois » ; aussi 89.

(133) P. 87 : « il est vrai très détruite dans le voisinage de la côte et remplacée en partie par le maquis, où domine le myrte ». Exportation de bois depuis le port de Marmaras. Plus à l'Est, dans la petite plaine de la baie de Karaagaç, p. 78, « le petit groupe de maisons Büyük-Karaagatsch est un petit port pour l'embarquement du bois ».

(134) Le géographe notait, p. 667, que sur les raides pentes du Sud la forêt monte jusque vers 2 100 mètres ; sur le versant Nord elle ne dépasse guère 1 850 à 1 900 mètres ; au-dessus de ces limites la vie est pratiquement exclue.

(135) C'est « une montagne à chèvres », où « le tapis végétal est peu attrayant ». Le passage cité ici de Philippson fait comprendre que c'est la partie des forêts du Sandras Dağ qui fut sauvagement exploitée au début du siècle et à la fin du siècle précédent.

(136) Tribus de Bûcherons-charpentiers. Sur la carte éditée par des banques turques indiquant par des images les productions principales de chaque région (cf. *BCH* 1978, 143, sur les forêts de la Mysie ; *A travers l'Asie Mineure*, 8 et 10, sur les mines de fer du Çam Dağ) on voit figurés, à l'Ouest du cours inférieur du Dalaman Çay, deux grands arbres et des billes de bois ; c'est la forêt du Sandras Dağ ; un des troncs couchés s'appuie sur des planches de bois posées sur la mer ; c'est l'exploitation et l'exportation de ces grands bois par la mer. Au pied des arbres, dans ce qui correspond au territoire de Caunos, le coton.

Enfin nous avons, pour l'époque impériale, le témoignage d'une grande inscription trouvée par Bean¹³⁷ où, sur près de 70 lignes en partie conservées, il est traité d'une exemption des droits à percevoir sur les importations et les exportations par terre et par mer, le droit de port, le transit, etc. Dans ce texte, très difficile par sa mutilation et par son sujet, deux points importent ici. Il ne sera perçu d'impôt ni des citoyens, ni des métèques, ni des étrangers habitant à Caunos et y faisant des affaires pour les navires qu'ils construiront ou qu'ils introduiront ou qu'ils vendront entre eux, sauf telle exception prévue¹³⁸; encouragement à la construction navale. Suivent des avantages pour les navires étrangers en divers cas (réparation, hivernage, etc.). En second lieu, il y a des clauses sur l'impôt de la poix et de la résine. τῆς πίσης καὶ τῆς ῥητείνης. Les forêts de pins du Sandras Dağ fournissaient l'une et l'autre pour l'exportation comme pour l'usage des chantiers. Ces produits pouvaient être importés aussi pour les constructions navales depuis d'autres cités de la côte Sud, qui pouvaient fournir certaines spécialités de la πισσοῦργία.

Une autre ressource majeure de Caunos était la pêche dans le lac et l'émissaire. Hoskyn le relevait aussitôt : « Sur les rives de la rivière qui jouxte les ruines est une pêcherie considérable et un petit village nommé Palyani [Dalyan]¹³⁹; on y prépare de grandes quantités de boutargue¹⁴⁰; les poissons sont salés et envoyés à Rhodes et dans les îles voisines ». Peu après Schönborn arrivait à Dalyan, « avec ses huttes et quelques maisons de pierre, qui sont surtout habitées par des Grecs; comme commerçants, comme marins et pêcheurs ils exercent assez activement leur métier. Il y a là un médecin grec comme officier de santé contre la peste, mais pas de quarantaine. En quatre très longs détours l'émissaire du lac prend son cours vers la mer, mais la navigation prend deux bonnes heures... Le fleuve est profond et porte de petits navires grecs (karavines)^{140a} jusqu'à Dalian; la navigation ne remonte pas plus avant; c'est à cause de l'obstacle que le fleuve trouve à Dalian et qui est construit pour prendre le poisson »¹⁴¹. Maiuri relevait que « le village a été élevé pour l'industrie de la pêche que le fleuve offre avec grande richesse : Dalian (= filet) a pris son nom des rudimentaires filets à palissade qui, à l'époque de la pêche, barrent le lit du

(137) *JHS* 1954, 97-105, n. 38.

(138) Fragment E, l. 15-17 : οὐ λήψονται δὲ τέλος οὔτε παρὰ πολιτῶν οὔτε μετοίκων ἢ ξένων τῶν κατοικούντων καὶ π[ρ]αγματευομένων ἐν Καύνῳ ὑπὲρ ὧν ἂν κατασκευάσωσιν πλοίων ἢ εισαγάγωσιν ἢ εἰς ἀλλήλους ἀγοράσωσιν, χωρὶς ἐὰν μὴ κτλ.

(139) Un dalyan est une pêcherie-barrage. Il n'y a point à se demander, avec TOMASCHEK, *Zur hist. Topographie von Kleinasien im Mittelalter* (Sitz. Ak. Wien, 224, VIII; 1891), 42, si le toponyme Dalyan à Caunos se rattache à l'évêché de ἡ Ἀλεία (var. Ἀχαλεία). D'ailleurs la seule forme attestée est Ἀγία; ci-dessus note 54.

(140) Sur la boutargue d'œufs de mullet pressés, voir K. DEVEDJIAN, *Pêche et pêcheries en Turquie* (1926), 195-196, où il traite du mullet; L. R., *Lettres byz.*, 5-6, avec les notes 22-23; D. GEORGACAS, *Ichthyological terms for the sturgeon and etymology of the international terms botargo, caviar and congeners. A linguistic, philological and culture-historical study* (*Pragmateiai Ac. Ath.*, 43; 1978), 146-148; 170-187; 249.

(140 a) Henry et Renée KAHANE, Andreas TIETZE, *The Lingua Franca in the Levant, Turkish nautical terms of Italian and Greek origin* (Urbana, 1958), § 780.

(141) *Loc. cit.*, 915. Pour l'époque actuelle, BEAN 1953, 15, note 20, remarque que « le dalyan est ouvert pour une heure à peu près plusieurs fois par semaine pour laisser passer les bateaux; le reste du temps priorité est donnée au poisson ».

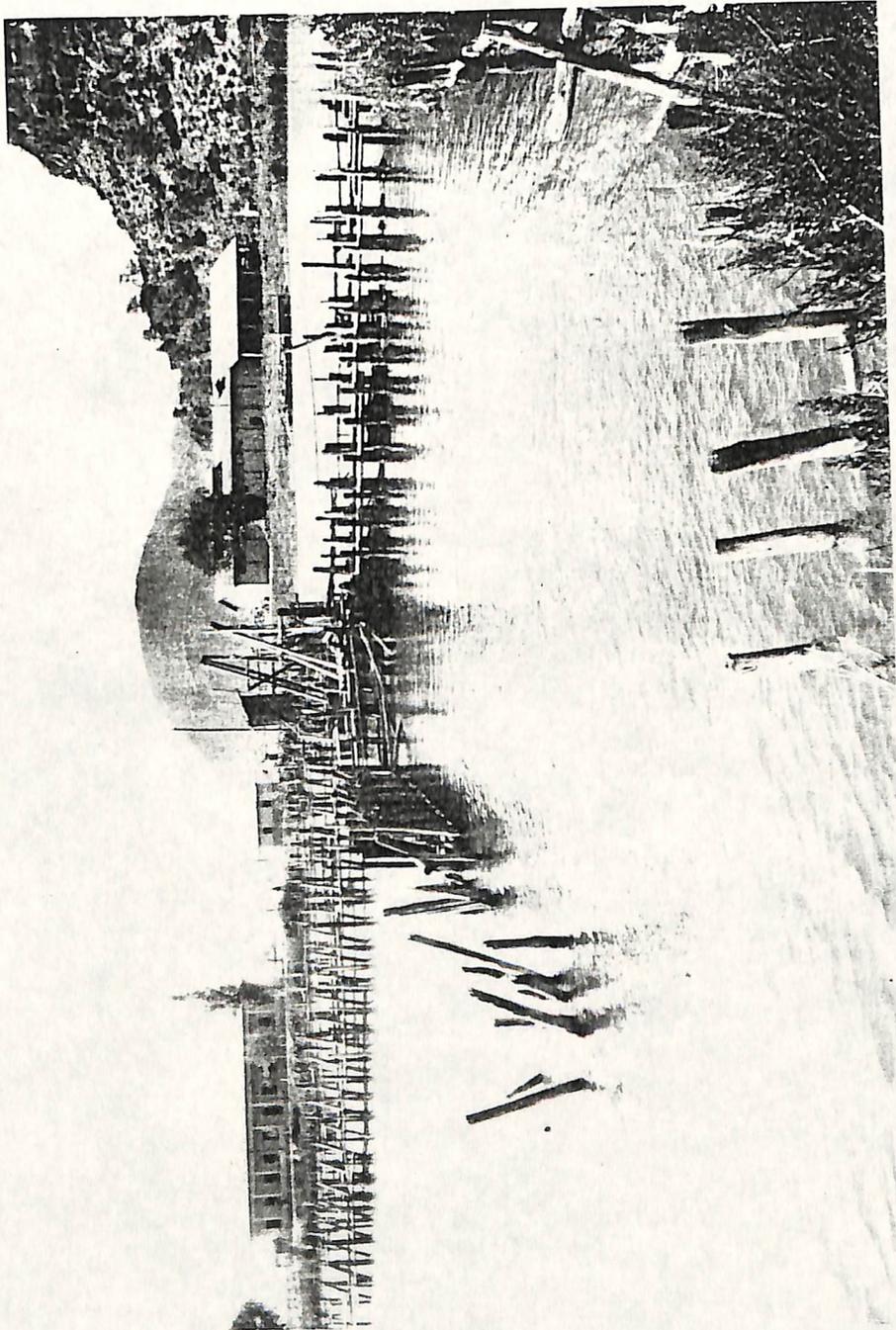


Fig. 4. — Le dalyan de Caumos.

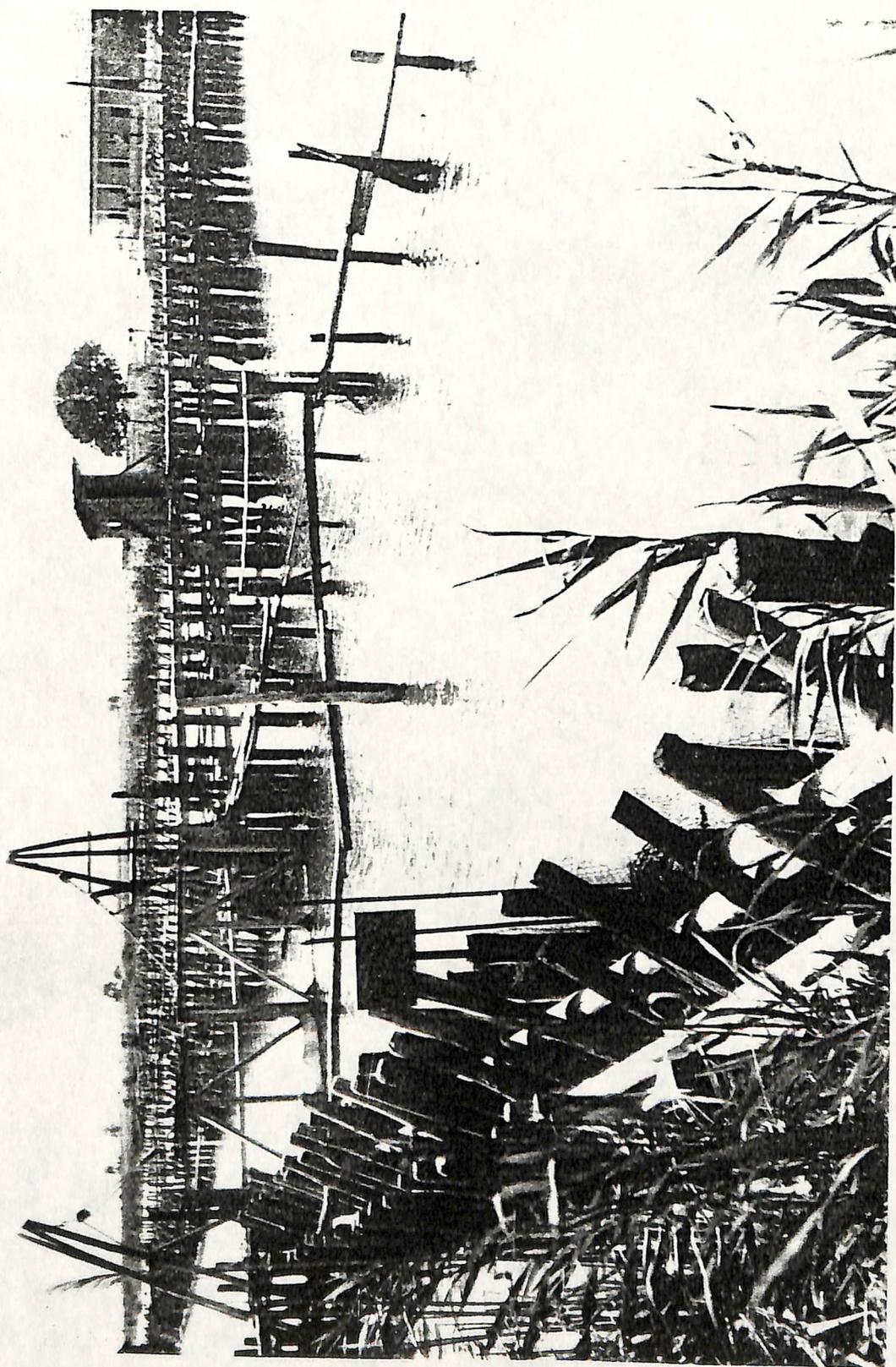


Fig. 5. — Le dalyem de Gannos.

fleuve et les marais transformés en grandes pêcheries ». Devedjian¹⁴² indiquait les sortes de poissons : muges, daurades, carpes, tanches, et le mode de pêche : « Une grande bordigue en barres de fer est installée dans le déversoir du lac ; la pêche a lieu pendant cinq mois, de la mi-octobre à la mi-mars »¹⁴³. Bean a indiqué l'état actuel : « Le dalyan ou pêcherie elle-même, sous forme d'un barrage de poteaux et de filets métalliques à travers la rivière, était originairement en face du village ; mais en 1947-48 une nouvelle construction plus moderne fut érigée plus bas sur le fleuve »¹⁴⁴ ; le même auteur, commentant le mot *ixθύv* dans un fragment d'inscription¹⁴⁵, indiquait que « les poissons sont principalement de deux sortes, *kefal*¹⁴⁶ et *levrek* (bar), tous deux excellents » ; « en été et en hiver, respectivement ils montent de la mer vers le lac pour frayer et à leur retour quelque deux mois après ils sont pris en énormes quantités ».

Mes photographies, fig. 4 et 5¹⁴⁷, montrent ce système très imposant de barrages. C'est exactement ce que Devedjian appelle une bordigue, qu'il décrit ainsi¹⁴⁸.

« La bordigue est une sorte de madrague qu'on établit au moyen de pieux et de perches, le plus souvent dans les déversoirs des lagunes ou des lacs à proximité du littoral, quelquefois dans le chenal des étangs littoraux. Cette installation est divisée en plusieurs compartiments. A partir du mois de mars, les mulets, les petits bars (*ispendek*) et les autres poissons similaires, migrateurs ou aventuriers, cherchent pour faire leur croissance des eaux calmes et saumâtres¹⁴⁹. Ces poissons entrent donc dans les lacs et dans toutes les eaux communiquant avec la mer ; ils s'y dispersent pour n'en ressortir que quand le besoin de frayer, le mauvais temps ou le froid commence à s'y faire sentir. Les bordigues sont destinées à s'emparer de ces poissons lorsqu'ils regagnent la mer... Les pieux de cette madrague sont en bois de chêne ou de châtaignier, tandis que les claies sont toutes en bois de châtaignier. Les queues de la madrague sont également faites de clayonnage. »

Ces explications d'un technicien permettent de « lire » les deux photographies. On remarquera les poulies qui permettent d'ouvrir ou de fermer les portes de passage. Nous n'avions pas posé de questions au sujet du bâtiment allongé qui est au fond. Il pouvait s'agir des chambres où sèchent les œufs de mulot pour faire la délicieuse boutargue. Nous avons visité une installation de ce genre en Cilicie au dalyan de Karataş, où se préparait la boutargue, et aussi celle du dalyan d'Hüseyn bey, propriété privée, à l'issue du lac d'Héraclée du Latmos (lac de Bafı). Les œufs sont à sécher sur des claies métalliques et sur des claies suspendues au plafond ; on fait brûler du charbon dans deux foyers libres et on ferme ; un autre séchage dans une autre salle avec « des poêles scientifiques ». En ce début de septembre on capturait

(142) *Loc. cit.*, tableau D, 92-93.

(143) Il indique encore : « 105 km² ». « Ce lac a une petite dépendance nommée Solongos-Gueulu et dont la profondeur ne dépasse pas 6 m. » ; ce « Solungur lake » est indiqué par BEAN 1953, 14. Sur la pêche dans les cours d'eau qui se jettent dans le lac, Devedjian, 128-129.

(144) BEAN 1953, 14, n. 15.

(145) BEAN 1954, 84.

(146) Muge. D'où la boutargue.

(147) Une autre dans la revue mensuelle *L'histoire* (62 ; décembre 1983), pp. 90-91.

(148) *Loc. cit.*, 316-317. Le mot est provençal.

(149) Pour ce lac, Devedjian a indiqué encore « fonds bourbeux ».

des mulets¹⁵⁰; les grilles de fer du *dalyan* retiennent tous les poissons sauf les petits.

Nous avons suivi les opérations du *kaplan* qui arrivait au *dalyan*¹⁵¹. Il décadenasse la grande épuisette à très long manche et il visite tour à tour chaque compartiment de la pêcherie. Chaque fois il remonte plusieurs mulets, dont certains sont très gros. Il verse le contenu de l'épuisette dans un grand panier. Quand celui-ci est rempli, il est porté dans une salle au sol cimenté. L'homme palpe la plupart des poissons et jette dans un panier ceux qui sont sans œufs. Les autres, qui sont les plus nombreux, se débattent sur le sol où on les a jetés; ils perdent leurs écailles qui volent et ils s'ensanglantent. Le *kaplan* s'assied sur un petit tabouret bas; on lui passe à coups de pied chaque poisson; il lui met le pied sur la tête et, avec un canif, il fait une fente sous les ouïes (?) et une grande fente longitudinale, pour retirer la double poche d'œufs, qu'il met dans un seau¹⁵². Il rejette le poisson dans un long baquet, où la bête s'agite encore. A la fin, l'homme remplit ce baquet d'eau, qui devient rouge; il lave chaque poisson, dehors et dedans, les met dans un seau et les emporte pour les mettre sous la glace. On a basculé le baquet dont l'eau rougie se déverse dans un caniveau. Les œufs de *levrek* donnent une boutargue de seconde qualité.

Le sel de Caunos nous est connu par Pline, XV, 99: pour le traitement des yeux, par des collyres ou emplâtres, un des deux meilleurs sels est le *Caunites*. Ce pourrait être un sel employé à l'occasion dans la pharmacopée, mais pas nécessairement de production importante. Mais l'inscription financière de Caunos alléguée plus haut atteste que l'impôt du sel était affermé¹⁵³. Le « sel de Caunos » était donc exporté.

(150) Dans un mois ou un mois et demi, des Cosaques du lac Manyas devaient venir pêcher dans le lac, non pas au *dalyan*, le *levrek* (bar), la carpe et le silure. La carpe est envoyée par camions (un étage de poissons, un de glace, etc.) à Iskenderun, d'où elle était acheminée vers Israël. Sur le silure, après *Lettres byzantines*, 10-12, voir *A travers l'Asie Mineure*, 52, n. 317; 106 et l'index s. v. Sur l'activité des Cosaques, Vieux Croyants venus en Anatolie pour échapper aux persécutions de Catherine II, voir aussi *Lettres byzantines*, 127; *Hellenica*, XIII, 281-283; *BCH* 1982, 343, note 1. Sur leur activité dans le lac même de Bafi, déjà Th. WIEGAND, *Milet*, III 1, *Der Lalmos* (1913), 8: du lac de Manyas au lac de Bafi deux fois l'an. *Ibid.*, sur les poissons du lac: « Il est difficile de se représenter l'énorme richesse du lac en poissons; on peut le faire le mieux dans les chaudes nuits d'été avec la forte tension électrique de l'atmosphère; c'est alors un perpétuel saut et une retombée qui claque de poissons qui brillent autour de la barque à rames et l'on suit d'un œil ravi, sur de longs espaces, le rapide va-et-vient des raies de lumière convulsives sous l'eau ».

(151) *Opera Minora*, IV, 244.

(152) Cf. DEVEDJIAN, 195: « Les œufs extraits du poisson vivant sont plus estimés que ceux extraits du poisson mort; aussi s'empresse-t-on, aussitôt le poisson pêché, de l'éventrer soigneusement; on retire les œufs avec le sac qui les contient ainsi que l'anus et la nageoire anale qui y sont attachés ». L'auteur notait qu'il avait un jour extrait lui-même du ventre d'un muge pesant trois kilos et demi, un kilo net d'œufs. Il avertissait que « le muge est à tel point fin et agile qu'encercle par le filet il s'échappe en sautant par-dessus; il arrive même que le *top-bache-kéfal* boive entièrement l'obstacle que constitue le caïque du pêcheur en passant par-dessus »; au *dalyan* nous avons vu un mulet (muge), tombé de l'épuisette sur le sol bétonné du sommet du barrage, faire un grand saut dans l'eau au delà du barrage. Cf. p. 192-193: venus de la mer, les poissons vont vivre dans les eaux douces, lacs, lagunes, étangs et rivières, jusqu'à la saison de la reproduction; « c'est à partir de mai que l'on commence à rencontrer des muges pleins, et cela dure jusqu'au 15 août. Après cette date, il est rare d'en trouver qui n'ont pas encore pondu. Comme ils ne frayent que dans la mer, ils cherchent à tout prix à revenir dans celle-ci quand le moment est venu. Les pêcheurs tendent alors, en travers du déversoir des lacs, des filets fixes dits *Kanaltchenkertmessi* (globe) et capturent ainsi beaucoup de muges pleins avec les œufs desquels on fabrique des boutargues »; entrée des lacs ouverte du 1^{er} mars au 21 mai; on prévoit que le temps d'orage peut faire aussitôt que les muges se réfugient dans la mer.

(153) BEAN 1954, p. 97, n° 38, fr. B, l. 8; — *μεισθωμένον τὴν ἀλιχὴν ὠνήν*, cf. p. 100.

D'autre part, la ferme peut concerner ici l'importation du sel¹⁵⁴. Il est naturel qu'on en ait importé ; étant donné l'importance de la pêche au barrage, il en fallait de grandes quantités pour la conservation du poisson¹⁵⁵.

Il nous reste à voir par la prosopographie externe les Cauniens en voyage et les Cauniens en émigration. On a cru que Caunos avait un statut douteux et s'efforçait difficilement de faire accepter son égalité avec les cités grecques de la côte¹⁵⁶. Nous avons réagi contre ces affirmations¹⁵⁷ ; voici maintenant nos preuves.

Le fait qu'au II^e siècle les Smyrniens ont demandé, à deux reprises, à Caunos de lui envoyer des juges pour régler et trancher leurs procès, atteste vivement que Caunos n'est pas en situation marginale parmi les cités grecques de l'Asie Mineure¹⁵⁸. Caunos fut sollicitée comme Thasos et Astypalée.

Lorsque Stratonicee fit accepter la création de son concours pentétérique en l'honneur d'Hécate Sôteira Épiphane à Lagina et de Rome Bienfaitrice, au temps de Sylla, Caunos figure après Mylasa et avant Bargylia, et avec les autres villes de Carie¹⁵⁹. Dans le tableau géographique des villes où Delphes faisait régulièrement

(154) Fin de la ligne précédente : ἡ δὲ ἰσαγωγή --.

(155) Cf. BEAN, 100-101, avec sa restitution.

(156) BEAN 1954, 109 (conclusion) : « Politiquement Caunos a les traits normaux d'une cité grecque et les noms de personnes sont exclusivement grecs ; on ne connaît pas un seul Caunien qui ait un nom anatolien. Les décrets pour des juges nos 7 et 8 du moins sont garants de la respectabilité de la cité au II^e siècle. Pourtant mon propre sentiment est que tout n'allait pas bien pour la réputation de Caunos ; on reçoit l'impression d'une cité de statut douteux luttant durement pour être acceptée comme une égale des cités grecques de la côte. Caunos, nous le savons, était insalubre et cela peut rendre compte pour beaucoup ; malgré tout l'absence totale de décrets honorifiques pour des Grecs d'autres cités et à vrai dire d'étrangers de quelque grande ou lointaine cité, en quelque capacité que ce soit, est très frappante. Réciproquement des décrets honorifiques pour des Cauniens dans d'autres cités, ou vraiment quelque mention que ce soit de Cauniens sont rares, presque au point de disparaître ». L'auteur allègue alors des phrases proverbiales dérogatoires sur les Cauniens. Puis il reprend : « Les Romains d'autre part ont accepté apparemment les Cauniens à leur propre estimation statues de patrons et de bienfaiteurs avec leurs familles (nos 23-33) deviennent maintenant aussi communes qu'elles étaient rares auparavant. Les Cauniens étaient évidemment empressés de tirer le meilleur parti de tels succès sociaux qui leur échétaient ». Comme justification de ces étranges raisonnements, l'auteur rassemble ces attestations, note 60 : « CIG 2673 b est un décret de proxénie d'Iasos pour le Caunien Hestiaeus fils de Boiscos (date du haut hellénistique ?). Un petit nombre — très petit — de mentions se rencontrent dans les inscriptions rhodiennes ; il y a une seule épitaphe à Athènes (IG, II^e, 9004) ; d'un autre côté (sauf Zenon) on a à chercher loin pour un Caunien ».

(157) Bull. Épiqr. 1956, 274 e ; nous avons cité là, sans références, les noms d'une dizaine d'États nommant Caunos ou des Cauniens comme l'attestent des inscriptions.

(158) La première inscription publiée dans *Hellenica*, VII, 171-180, d'après la copie de Bean vérifiée, envoie un ambassadeur demander la gravure des décrets et la proclamation des honneurs dans les concours de Caunos chaque année. Les quatre personnages reçoivent le droit de cité à Smyrne. Fragment d'un autre décret avec les mêmes formules JHS 1953, 27-28, n° 8. L'un des juges, dans le premier décret, s'appelle Τιμούχος Ἐδάσχοῦ. Les deux noms ont un étroit rapport ; Timouchos perpétue dans l'onomastique la vieille signification de τιμή, dignité, magistrature ; il fleurit la Vieille Grèce. Il se rencontre surtout dans les villes ioniennes, Chios, Athènes, Aigialé d'Amorgos, Milet même ; cf. *Opera Minora*, 108 (BCH 1928) ; *Gnomon* 1971, 41.

(159) OGI, 441, l. 144-219. Ainsi Héraclée du Latmos, Alinda, Amyzon, Euròmos, Hydisos, Kys, Iasos, Tralles ; aussi Magnésie, Éphèse, [Mile]tos. Je ne veux pas dire qu'il y ait un ordre d'importance ; d'abord un groupement géographique, villes de Carie, qui sont les premières à avoir répondu. La suite montre la grande extension dans les États grecs, y compris Élis, Delphes, Athènes, Argos, Lacédémone, Thèbes, Mégalépolis, etc.

annoncer la célébration des Pythia, Caunos figure après Cnide, avant Calynda, Callipolis, Théangéla et Mylasa¹⁶⁰; les théores y étaient reçus par des théorodoques.

Le peuple de Caunos fit ériger à Délos la statue de Sôstratos de Cnide, dont le nom est lié à la construction du phare d'Alexandrie¹⁶¹. Intervention officielle de la cité aussi à Priène¹⁶². Un Caunien est honoré de la proxénie à Iasos dans le dernier tiers du IV^e siècle¹⁶³. Un Caunien proxène aussi à Chios¹⁶⁴. Parmi les proxènes de la Confédération Étolienne figurent, nommés vers 223/222, deux frères Έκατόμωνι, Μενάνδρωι Μένωνος Κωνίωνις¹⁶⁵. Caunos envoie régulièrement des théores auprès des Dieux de Samothrace¹⁶⁶.

Tels sont les documents qui concernent le peuple de Caunos à l'étranger¹⁶⁷, mais d'autres inscriptions nomment des Cauniens hors de leur pays. Dans les concours panhelléniques des Asclépieia de Cos le Caunien Νέαρχος Ἀρτεμιδώρου remporta trois victoires à la course; un autre, fils d'un Thrasymédès, fut vainqueur à la boxe¹⁶⁸. A l'époque impériale un Mettianos de Caunos est nommé parmi les élèves qui ont dressé un monument honorifique dans l'Artémision au sophiste Σότηρος¹⁶⁹. Pour

(160) A. PLASSART, *BCH* 1921, 6, l. 5 sqq. Pour l'itinéraire, voir *Opera Minora*, I, 329-331 (*BCH* 1946).

(161) *OGI*, 68; DURRBACH, *Choix*, n. 33; *IG*, XI 4, 1130: 'Ο δῆμος ὁ Κωνίων] Σώστρατον Δεξιφάνους [Κνίδιον] κτλ.

(162) *I. Priene*, 257; à l'Agora, sur un tambour de colonne (base cylindrique): 'Ο δῆμος ὁ Κωνίων -.

(163) *CIG*, 2673 b: Hestaios fils de Boiskos. La date peut être ainsi fixée, car le décret appartient à une série, gravée sur trois pierres; l'un d'eux donne la proxénie à Eupolēmos, fils de Potalos Macédonien, qui est le dynaste de Carie connu par ailleurs; cf. *Coll. Froehner*, pp. 72-77.

(164) *Rev. Phil.* 1937, 326, B, l. 22. Le nom a pratiquement disparu.

(165) *IG*, IX 1², à Thermos, n. 31 A, l. 42. L'éditeur a cru lire Έκατόμωνι, mais les 5 premières lettres

sont pointées. Le nom n'est pas explicable. Hecatommnós est un nom carien assez fréquent; cf. *Noms indigènes*, 91, n. 1. G. Klaffenbach a dû faire la correction lui-même dans un article qui m'échappe maintenant.

(166) *IG*, XII 8, 160, 7-9: Κωνίων · [ὁ δεῖνα Πυρρίχου, Βελλεροφόντης (rappelle la Lycie du fleuve Xanthos) Ἄγιος, -ας Τίμωνος; — 170, 45, Κωνίων · Ἀντίπατρος Ἰατροκλέους (en Carie et dans l'Ionie du Sud) τοῦ Ἡφαιστίωνος, Ἐρμοκράτης Ζήνωνος, Ἐρμων Κυδίου; — *I. Samothrace*, 22, 42-44, Κωνίων · - - ἰων Βοῖσκου, Δν... Πανταλέοντος. *Ibid.*, p. 69, b, l. 7, aussi bien qu'à [Καύ]νιοι, après Μυρινάιοι, on peut penser à [Αἴ]νιοι.

(167) Dans le traité de paix entre Milet et Magnésie, au début du II^e siècle (l'époque assurée, non la date exacte) parmi les délégués des peuples qui ont participé aux négociations, les [Καύ]νιοι seraient mentionnés avec les Rhodiens, les Athéniens, les Cnidiens, les Myndiens, les Samiens, les Halicarnassiens, les Téliens, les Cyzicéniens et la Confédération achéenne (*Delphinion*, 148; *Sylloge*³, 588). La restitution est séduisante, mais on ne peut la tenir pour assurée; pas d'anthroponymes caractéristiques. L. 14, Hiller von Gaertringen a restitué [Μυλασ]ίων à cause du nom Ὑσαλδωμος, bien connu à Mylasa, comme à Halicarnasse (cf. *Sanctuaire de Sinuri*, 99-100); mais il est attesté aussi à Iasos (*Opera Minora*, III, 1505-1506); [Ἰασ]ίων serait alors possible. — Je n'allègue pas ici que le droit de cité fut donné par Caunos à un citoyen de Cadyanda, *TAM*, II, 677: Καδυανδέως καὶ Κωνίου, car c'est un Publius Aelius et Cadyanda n'appartient pas aux cités d'origine grecque.

(168) Th. KLEE, *Zur Geschichte der gymnischen Agone* (1918), p. 126, n° 120 (stade, diaule, course armée) et p. 128, n° 171. — L'inscription publiée par BEAN 1953, 31, n. 12, atteste que Hiéronimos, fils d'Apollodôros, fit courir un bige de poulains aux Délia de Délos, νικήσας Δήλια ἵππωνι πωλιχῶν; sur la date, voir L. MORETTI, *Iscr. agon. gr.* (1953), p. 137; avec lui je fais remonter cette inscription au milieu du II^e siècle a. C.; de même aussi Ph. BRUNEAU, *Recherches sur les cultes de Délos* (1970), 81-85. D'autre part, il est clair, d'après l'inscription de Caunos et, plus encore, d'après celle de l'athlète athénien Ménodôros, qu'après le rétablissement de la fête par Athènes peu après que l'île fut redevenue athénienne, le concours fut repris à titre de concours stéphanite, du moins naturellement tous les cinq ans ou tous les trois ans. On ne peut dire: « pas trace de quinquennalité ».

(169) *GIBM*, III, n. DLXVIII, l. 12-13; J. KEIL, *Jahreshefte*, 40 (1953); *Vertreter der zweiten Sophistik in Ephesos*, 15-18.

revenir à l'époque hellénistique, d'après une des stèles peintes de Sidon le *politeuma* des Cauniens servant dans l'armée honore six de ses concitoyens défunts¹⁷⁰. Au IV^e siècle un Caunien est mort dans un naufrage à l'embouchure du Strymon¹⁷¹. Un autre était enterré à Athènes, encore au IV^e siècle peut-être, Διονύσιος Παυσανίου Καύνιος¹⁷². Un certain nombre de Cauniens ont vécu à Rhodes comme il est naturel. On relève ainsi des épitaphes en divers lieux¹⁷³; trois mentions font partie de listes de souscriptions¹⁷⁴.

A la fin du IV^e siècle et au III^e Caunos était possession lagide¹⁷⁵. Les papyrus de Zénon nous ont fait connaître des citoyens de Caunos en rapport avec Alexandrie ou établis en Égypte, comme Zénon lui-même, fils d'Agréophon¹⁷⁶, et son frère Éphar-mostos¹⁷⁷. Dans *P. Lond.*, VII, *The Zenon Archive*, 1979, on annonce à Zénon l'heureux retour chez eux de son père et d'un Akrisios, qui était le trésorier de la cité de Calynda, connu par ailleurs; des gens venus de Rhodes ont rapporté que le vaisseau du naucière Timocratès y était arrivé venant de Caunos; les deux passagers étaient donc parvenus à bon port¹⁷⁸. Très instructive dans ses allusions est la lettre que trois ambassadeurs de Caunos ont adressée à Zénon, *P. Columbia. Zenon Pap.*, I (1934):

(170) OGI, 592, avec discussion dans M. LAUNAY, *Recherches sur les armées hellénistiques*, II, 1081-1084: Καυνίων τὸ πολίτευμα Ἰπ[π - -] καὶ Ἀπολλωνίδην Ἐρμα[γόρα], Ζήνωνα Ζήνωνος, Ε - - Ζήνωνος, Ἰσίδωρον Ἀθ[ην -], Ἐρμώνακτα Ἄρτεμιδ[ώρου] τοὺς αὐτῶν πολίτας.

(171) Épitaphe d'Amphipolis, *Arch. Eph.* 1932, *paratema*, 3, n. 26 (*Bull. Épigr.* 1936, 371): Δίφιλος Διονυσίου Καύνιος Ἐπρόμομος ἐν στόματι ναυαγῆσας ἔλιπον φῶς.

(172) IG, II², 9004.

(173) Ἀντίπατρος Καύνιος (*IG*, XII 1, 431); Νικηφόρου Καυνίου (*Ibid.*, 432); Κρατε[ίνα] Καννία (*Nuova Silloge*, 173); Μηνοδώρου Καννίου (*Suppl.*, 80); Δημητρία μήτηρ δὲ Πίγρεως (*Suppl.*, 76 a). Ces épitaphes, comme les trois inscriptions de la note suivante, sont signalées par D. MORELLI, *Studi clas. orient.*, 5 (1955), *Gli stranieri in Rodi*, 155. Ajoutons Ἀρμονία Καννία (*Ath. Mitt.* 1896, 47, n. 24); [Ἀπ]ολλοδότο[υ] τοῦ Ἀπολλοδότο[υ] Καννίου (*T. Camirenses*, 166). L'épitaphe de Démétria a l'intérêt d'attester à Caunos le nom Pigrès bien connu en Carie, depuis le dynaste de Souangela dans les listes des tributs attiques et par des inscriptions d'Halicarnasse et de Lycie (voir L. ZGUSTA, *Kleinasiatische Personennamen* (1964), pp. 428-429).

(174) ΜΑΙΟΥΡΙ, *Nuova Silloge*, 37, l. 4, [Ἀγ]ήσανδρος Καύνιος; — PUGLIESE-CARRATELLI, *Suppl. Epigr. Rodio*, 63 A, l. 15: Ἀνδρέας Καύνιος. — *Ann. Sc. At.*, NS, I-II (1939-40; 1942), p. 171, n° 21, B, col. I, l. 21-24: Ἀπολλώνιος, sa femme Ἀσπλαπιάς, son fils Ἀσπλαπιάδας Κρυασσεύς, cf. p. 174, sur le démotique du fils.

(175) On l'a toujours su par les historiens et on l'a marqué dès le début des études; cf. déjà RITTER, 921-924. Je n'ai pas à discuter sur la chronologie; cf. Ernst MEYER, *Die Grenzen der hellenistischen Staaten* (1925), 34-35, 46, 62-63, 72; M. HOLLEAUX, *Études*, IV, index s. v.; BEAN 1953, 17-19; R. BAGNALL, *The administration of the Ptolemaic possessions outside Egypt* (1976), 98-99; M. WÖRRLE, *Chiron* 1977, 53 sqq., 62-63.

(176) Le nom Agréophon est caractéristique de Caunos et de cette zone frontrière, en Carie à Idyma, en Lycie à Lydai, Hippoukômè, même à Xanthos (*Él. Anal.*, 480); à Érétrie épitaphe d'une femme de Calynda, Μίκα Ἀγρεοφώντος Καλυνδία (*Bull. Épigr.* 1968, 415); chez les Myangeleis Ἀνδρέας Ἀγρεοφώντος (*Bull. Épigr.* 1944, 172; sur la situation, au Nord d'Oinoanda, *BCH* 1983, 578-579). Dans les inscriptions de Caunos publiées par BEAN, 1953 et 1954, Agréophon est le nom le plus souvent attesté.

(177) Pour les papyrus de Zénon l'ouvrage établi sous la direction de P. W. PESTMAN, *A guide to the Zenon Archive* (2 vol.; Leyde, 1981), donne dans l'un des index les renvois à tous les textes avec le mot Καύνιος ou Καῦνος. J'ai pu facilement les consulter tous à l'Institut de papyrologie de l'Université de Paris IV (Sorbonne) grâce à l'amitié du directeur, M. Jean Scherer, et de sa collaboratrice M^{lle} Béatrice Meyer.

(178). Il est encore question du père, avec les frères, dans *P. Cairo Zenon*, I, 59056; Apollodotos, officier lagide, les a rencontrés à Caunos (εἰς Καῦνον συνήντησεν ὃ τε πατήρ σου καὶ οἱ ἀδελφοί); il leur a dit « qu'à l'avenir ils s'adressent à nous; écris-leur de ton côté pour ce dont ils ont besoin ». On sent une atmosphère de demandes et d'intrigues qui sera sensible dans d'autres textes, et d'abord dans le suivant.

Ζήνων, Πρωτογένης¹⁷⁹, Ἀπολλωνίδης Ζήνωνι χαίρειν¹⁸⁰. Ils savent bien le dévouement de Zénon envers tous ses concitoyens, ἡμεῖς ἀκούοντες τὴν εὐνοίαν ἣν εἰς ἅπαντας το[ύς συμπο]λίτας¹⁸¹ ἔχεις ; ils le félicitent donc et ils auraient aimé, tous ensemble, avoir une audience, désirant parler avec lui des intérêts de la ville¹⁸². Cela n'a pas été possible, Zénon étant en voyage à Memphis. Ils estimaient qu'il lui incombait comme aux autres citoyens ayant la meilleure politique de se soucier de ces affaires, νομίζοντες ἐπιβάλλειν σοι καθάπερ τοῖς λοιποῖς πολίταις ἀπὸ τοῦ βελτίστου πολιτευομένοις φροντίζειν τούτων ; nous trouvons encore la phraséologie civique¹⁸³. Ils laissent donc au troisième ambassadeur Apollônides une lettre, « utile à nous tous »¹⁸⁴, pour que, avec Pyrrhias (quelque autre compatriote sur place) et Apollônides, elle soit remise à Apollonios « le dioécète », le patron de Zénon. Ils l'invitent, « si tu peux de quelque autre façon, à travailler avec nous, συνεργῆσαι ἡμῖν¹⁸⁵, pour que nous obtenions considération »¹⁸⁶. Zénon sait parfaitement¹⁸⁷ que, revenus dans leur pays, « ils n'oublieront pas ces

(179) C'est le nom du peintre de Caunos connu au IV^e siècle ; cf. A. RUMPF dans *Realenc.*, s. v. (1959), n. 9 ; il vécut surtout à Rhodes.

(180) W. L. WESTERMANN et A. HASENOEHL commentaient : « Notre conclusion que les trois Cauniens ne constituaient pas une ambassade officielle se fonde sur le fait qu'ils ne prétendent pas être πρεσβευταί ou θεωροί. L'impression que laisse la lettre est qu'ils sont venus pour présenter quelque sujet de politique de parti dans la cité carienne ». Mais il s'agit d'une démarche non point officiellement en tant qu'ambassadeurs auprès du haut personnage auquel la cité les a envoyés, mais d'une démarche privée auprès d'un compatriote influent pour préparer une entrevue officielle. Ils n'ont donc pas à alléguer leur titre et fonction. Ce serait même déplacé ; ce n'est que dans la lettre du peuple à Apollonios que cette mention trouve sa place, dans la lettre qui accrédite les ambassadeurs et les présente (voir la note 184). Ceux-ci rendent compte de leur mission à l'assemblée du peuple dans un rapport. Le chiffre de trois convient bien à une ambassade.

(181) Ce mot nous apprend que les ambassadeurs sont venus de Caunos.

(182) Συνλαῆσαι βουλόμενοι περὶ τε τῶν τῆι πόλει συμφερόντων καὶ αὐτῶν. Les mots τὰ τῆι πόλει συμφερόντα appartiennent à la phraséologie des décrets honorifiques des cités, c'est un des termes de base.

(183) Ἀπὸ τοῦ βελτίστου est une ritournelle pour toute action dans les décrets des cités grecques, juger, agir, etc. Il se peut naturellement que d'autres dans la cité n'aient pas « la meilleure politique ». Les ambassadeurs sont choisis dans le parti politique dominant, dévoué aux Lagides.

(184) Παρακαλοῦμεν σε τὴν τε ἐπιστολὴν ἣν δεδώκαμεν Ἀπολλωνίδει, οὕσαν πᾶσιν ἡμῖν χρησίμην, ἀποδοῦναι μετὰ Πυρρίου καὶ Ἀπολλωνίδου Ἀπολλωνίωι. C'est la lettre rédigée à Caunos pour être remise au dioécète avant que les ambassadeurs la lui commentent oralement. Dans le contretemps que cause l'absence de Zénon, les ambassadeurs se sont séparés ; deux d'entre eux doivent repartir, le troisième va rejoindre Zénon à Memphis. De même les ambassadeurs des Ioniens, chargés de rencontrer le roi Eumène II revenant de Rome, se sont divisés ; deux d'entre eux, Eirénias et Archélaos, sont allés l'attendre à Délos ; Ménécès l'a cherché ailleurs (cf. M. HOLLEAUX, *Études*, II, 159-161). Apollônides a pris avec lui la lettre adressée à Apollonios, pour la montrer à Zénon en lui exposant l'affaire, avant de la remettre à Apollonios à Alexandrie.

(185) Encore un terme de la phraséologie officielle. Je citerai seulement des textes relatifs à des aides prêtées à une ambassade. Dans le décret de Delphes pour Dikaiarchos de Laodicée, *OGI*, 241, cet homme τοῖς ἀφικνουμένοις Δελφῶν ποτὶ τὸν βασιλῆ Ἀντίοχον (Antiochos III) συνεργεῖ μετὰ πάσης προθυμίας ὧν καὶ τυγχάνωντι χρεῖαν ἔχοντες καὶ λέγει καὶ πράσσει διὰ παντὸς παρὰ τῶι βασιλεῖ Ἀντιόχωι περὶ τοῦ ἱεροῦ καὶ τῆς πόλιος τῶν Δελφῶν ; à Délos, *IG*, XI 4, 765, Δημήτριος Ἀπολλωνίδου Περγαμηγὸς . . . τοῖς ἀφικνουμένοις τῶν πολιτῶν πρὸς τὸν βασιλέα συνεργεῖ μετὰ πάσης προθυμίας ἐν οἷς ἂν χρεῖαν ἔχοντες τυγχάνωσιν καὶ πράττει διὰ παντὸς παρὰ τῶι βασιλεῖ (Eumène II) τὰ συμφέροντα περὶ τε τοῦ ἱεροῦ καὶ τοῦ δήμου τοῦ Δηλίων (cf. 776). Dans cette situation un autre terme est συναγωνιζόμενος (cf. *Hellenica*, XI-XII, 101, n. 7 ; 138, n. 1).

(186) Les éditeurs entendent : « to the end that we may obtain consideration » : sens courant de λόγος (πλεῖστον λόγον ποιῆσθαι, ἐν οὐδενὶ λόγῳ) ; cf. MAUERSBERGER, *Lexikon Polyb.*, s. v., p. 1491-1492, « Beachtung, Rücksicht » ; ils seront en position d'être écoutés et appréciés et donc de réussir dans leur mission, ayant été bien présentés.

(187) εἰδὼς ἀκριβῶς ὅτι κτλ. Wilcken (ci-après note 191), après avoir mis un point après τύχωμεν, joint ici ce εἰδὼς κτλ. au salut final εὐτύχει.

choses, mais ils les exposeront au peuple en sorte que ce soit clair pour toi¹⁸⁸ et nous nous efforcerons de te témoigner notre reconnaissance »¹⁸⁹. Toujours la phraséologie des décrets et du discours civique en chaque expression. La lettre à Zénon nous introduit dans les coulisses d'une ambassade et nous montre des démarches pour s'assurer des appuis ; nous lisons les discours mêmes des ambassadeurs auprès d'un personnage influent. Là-dessus aussi ils feront un rapport à l'assemblée du peuple ; ils rapporteront les services rendus par tel et tel et ce sera déjà une *marlyria* pour les personnages mentionnés dans l'assemblée¹⁹⁰.

Les papyrus de Zénon nous font connaître plusieurs autres citoyens de Caunos. Fixé en Égypte, un Ἀρμόδιος Φωκίωνος Καύνιος est l'un des témoins d'un contrat¹⁹¹. Dans un autre contrat¹⁹², parmi les témoins d'une dette d'un Aspendien envers Zénon, un clérouge de Caunos : Ἀγροίτας¹⁹³ Καύνιος τῶν Θυίωνος ἐδόμηκοντάδραχος κληροῦχος¹⁹⁴. Mention incidente de Caunos dans un autre papyrus¹⁹⁵.

(188) Οὐκ ἀμνημονήσομεν τούτων, ἀλλὰ τῶι τε δῆμῳ ἀντεμφανιοῦμεν ὥστε σοι φανερόν γενέσθαι καὶ αὐτοῖς πειρασόμεθα χάριν ἀποδοῦναι. Phrases connues : garder le souvenir, ἐμφανίζειν devant le peuple, πειρασόμεθα (l'invitation aux bienfaiteurs de πειρᾶσθαι ἀεὶ τινος ἀγαθοῦ παραίτιον γίνεσθαι). Le préverbe dans ἀντεμφανίζειν me paraît signifier que leur communication au peuple est le rapport qu'ils présenteront en retour de leur élection comme ambassadeurs.

(189) Les éditeurs ont entendu « qu'il soit clair pour toi que nous ne sommes pas oublieux ». U. WILCKEN, *Archiv. Pap.*, II (1935), 287-288, qui voit dans les trois hommes les membres d'une ambassade officielle, comprend justement : Zénon verra clairement que les ambassadeurs ont bien mentionné l'aide de Zénon dans leur rapport au peuple, car le peuple lui manifestera de quelque façon sa reconnaissance.

(190) Les inscriptions fournissent de très nombreux exemples des honneurs à un étranger décernés à la suite d'un rapport des ambassadeurs ou des théores, ἀπαγγέλλειν, ἀναγγέλλειν. Pour le premier verbe, du type ἐπειδὴ οἱ πρέσβεις οἱ ἀποσταλέντες ... ἀπαγγέλλουσι Κενδαίδιον φίλον ὄντα τῆς πόλεως πᾶσαν ἐπιμέλειαν ποιῆσθαι (Samolhrace ; *IG*, XII 8, 159 ; des exemples d'Athènes dans Ad. WILHELM, *Mnemosyne*, 1949, 287). Pour le second verbe, plus fréquent, du type ἀναγγειλάντων τῶν πρεζδευτῶν περὶ ὧν εὐχρηστῆ Ἀλέξανδρος τῆι πόλι (SCHWYZER, *Ex. dial.*, 90, à Argos) ; ἐπειδὴ ἀναγγέλλουσιν οἱ πρέσβεις οἱ ἐς Ῥώμαν πορευθέντες ... Δημήτριον ... πολλὰς καὶ μεγάλας χρείας παρεισχῆσθαι (*IG*, XIV, 952, à Agrigente) ; ἐπὶ τὰν ἐκκλησίαν ἀνάγγειλαν (les théores à leur retour) περὶ Δικαίάρχου ... Λαοδικέος ὅτι ἀνὴρ ἀγαθὸς ... (*OGI*, 242) ; cf. *Hellenica*, XI-XII, 115 ; *REG* 1966, 738 ; *IG*, XII 5, 531, 532, 537 (Karthäia), 802 (Ténos) ; *BCH* 1959, 476 (Chios), etc. Ἐξαγγέλλειν *Bull. Épig.* 1983, 335. Autres tournures : pour l'aide apportée aux ambassadeurs et aux spondophores d'Athènes par un officier d'Antiochos Épiphanes : καὶ περὶ τούτων ἀπομειμαρτύρηται αὐτῶι (*Hellenica*, XI-XII, 109-111).

(191) *P. Cairo Zenon*, II, 59182, l. 12. Le nom Ἀρμόδιος dans l'inscription d'Hippoukômè *TAM*, II, 168, l. 48 (père d'un Pantaléon) ; un autre *b*, l. 15-16 ; un autre encore l. 49-50 (père d'un Agréophôn) ; le fils d'un Aischyleinos, c 50.

(192) *P. Michigan Zenon*, 66, l. 11 et 33. En 245.

(193) Nom fréquent dans la région, moins pourtant qu'Agréophôn.

(194) Témoin dans cet acte aussi un citoyen de la ville limitrophe de Caunos à l'Est, Calynda, que j'ai évoquée plusieurs fois ci-dessus. Ἰάσων Κερκίωνος Καλύνδαός. Le même, avec la mention τῶν περὶ Ζήνωνος, dans le contrat *P. Cairo Zenon*, III, 59340. Sur Calynda, l'important papyrus *ibid.*, III, 59341, avec l'histoire de Θεόπροπος θεωρὸς ἀπὸ Καλύνδων, du vin fourni pour la panégyrie à Κυπρανδα (*EDGAR, Select Papyri*, II, 267) et de la lettre ὑπὲρ Θηράρχου τοῦ ἔχοντος τὴν ἀδελφὴν τοῦ πατρός et pour son fils Νέον, le neveu de Zénon. Zénon a écrit à Diodolos, l'économiste lagide en Carie, et au conseil et au peuple sur l'ἀνεπισταθμία et la fourniture du fourrage (χόρτος, γραστὶς) à un cavalier lagide (cf. M. WÖRRLE, *Chiron* 1979, 88-90). Cf. R. BAGNALL, *loc. cit.*, 99-101. De Calynda aussi le prédécesseur de Zénon dans l'administration de la *dōrea* d'Apollonios à Philadelphie, Panakestôr, fils d'Antipatros, comme il est attesté expressément par *PSI*, V, 609 ; ce que nous avons écrit *Bull. Épig.* 1981, 650, sur ce nom, pas attesté par ailleurs, sert seulement à prouver qu'il est à retrouver exactement dans la Lycie du Nord-Ouest, à l'Est de Caunos et de Calynda, à Hippoukômè. On a vu plus haut Akrisios et Diophantos, trésoriers de Calynda, et Micca de Calynda. Pour les Calyndiens

(195) *PSI*, VI, 616.

(Suite de la note 194, page suivante).

Dans *P. Cairo Zenon*, I, 59045, une lettre d'Amyntas à Zénon est remise à celui-ci par Ζώπυρος Σωσιγένους τοῦ Καυνίου pour que ce dernier obtienne une audience au sujet des affaires pour lesquelles il a fait le voyage, ἵνα ἐντύχη ὑπὲρ ὧν ἀποδε[δήμη]κεν, cela en 257. M. Wörrle¹⁹⁶ a reconnu son père dans le Caunien qui fut honoré par la ville de Limyra en 288-287, en même temps qu'un Amyntas ; tous deux étaient économes royaux de la région : Ἀμύντας Εὐθωνος καὶ Σωσιγένης Ζωπύρου Καύνιοι. Amyntas, important personnage de la maison d'Apollônios¹⁹⁷ et frère d'un Théodôros¹⁹⁸, est considéré justement par M. Wörrle comme un parent, à la génération suivante, du Caunien honoré à Limyra et sans doute son fils, comme il me paraît aussi très vraisemblable¹⁹⁹.

On n'est pas surpris qu'une épitaphe métrique d'Alexandrie contienne le nom de Caunos. Philoxénos²⁰⁰ ne sera plus accueilli par sa mère ; il n'est pas revenu dans la ville et ne se réjouira plus du gymnase ombragé²⁰¹ ; son père ne rapporte de Caunos que les cendres. Ces faits sont en rapport avec le mouvement incessant des fonctionnaires et des passagers de toute sorte entre Caunos et Alexandrie au III^e siècle.

Une trace encore de ces relations permanentes avec l'Égypte, même sans doute quand la domination lagide eut pris fin, se trouve dans l'onomastique : une émission d'hémidrachmes porte le nom du monétaire Pharos²⁰². Il évoquait le phare d'Alexandrie. On a vu plus haut que le peuple de Caunos avait élevé à Délos la statue de Sôstratos de Cnide, qui consacra le phare.

L'anthroponymie fournit un témoignage caractéristique des relations entre Caunos et Milet. L'un des juges milésiens envoyés à Larisa de Thessalie porte le nom de Καύνιος Ἀρίστο[κλεί]ου[ς]²⁰³. Le même fut secrétaire d'un juge milésien demandé par Byzance²⁰⁴. L'emploi de l'ethnique comme anthroponyme prouve des relations

dans le monde grec en dehors de la Lycie, relevons encore la dédicace aux dieux égyptiens à Délos de Γλαῦκος Δημητρίου Καλυνδεὺς ὑπὲρ τοῦ υἱοῦ Δημητρίου (*IG*, XI 4, 1239) et la victoire à la course aux Mousaia de Thespies de [Δ]άμων Ἀνδρο[κλέ]ους Καλυνδεὺς (*Bull. Épiqr.* 1978, 215, dans la lecture de P. Roesch).

(196) *Chiron* 1977, 63-64 ; le décret de Limyra p. 44.

(197) Maintenant PESTMAN, *loc. cit.*, I, p. 284, n. 6.

(198) Maintenant *ibid.*, 340, s. v., n. 5.

(199) Euthôn ne figure pas dans BECHTEL, *HP*, et ne semble pas connu. — Avant de quitter les papyrus de Zénon, notons que le petit fragment *PSI*, VII, 863, h, contient, l. 2, le mot, qui a paru énigmatique, « πιναρως (?) ». C'est le génitif de Πιναρῆς, l'ethnique de la ville lycienne de Pinara, dans la vallée du Xanthos, moderne Minara, conquise par le dynaste Arbinas (*J. Savants* 1978, 10, 18-19). Cf. *Documents de l'Asie Mineure méridionale*, 9 (situation générale), 11 (Apollon), 13-15 (identification et site), 17-20 (une forme de l'ethnique ; la côte de Faralya), 22-24 et 28-29 (inscriptions), 25 (compléments à la prosopographie externe de W. RUGE, *Realenc.*, s. v.). Sur le héros Pinaros et ses frères, Tlôos, Xanthos et Kragos, cf. Ad. WILHELM, *Akad. Schriften*, II, 326-327 ; sur Pinara chrétienne, G. ANRICH, *Agios Nikolaos*, II (1907), 245-248, 537. Le débris de papyrus établit un nouveau lien entre la Lycie et les Lagides (il date de 260/259), comme déjà les mentions de Patara et de Tlos.

(200) BRECCIA, *Iscrizione Alex.*, n. 37 ; W. PEEK, *Versinchr.*, 1827 ; É. BERNARD, *Inscriptions métriques de l'Égypte gréco-romaine*, n. 62. Sur le vers 3, le verbe ἀνέρχσθαι et les thèmes du gymnase, voir J. TAILLARDAT, *REG* 1982, pp. xvi-xviii.

(201) V. 3-4 : οὐδὲ μετ' αἰθέων ἀν' ἀγάλυτον ἤλυθεσ ἄστου / γυμνασίου σκιερῶι γηθόσυνος δαπέδωι.

(202) *BMC Caria*, p. 75, n. 16 et pl. XII 6.

(203) *IG*, IX 2, 508. Le patronyme restitué dans l'index (Hiller von Gaertringen) au lieu de Ἀριστο[κράτ]ου[ς] et par A. Rehm (note suivante).

(204) *Delphinion*, 133, l. 17 et 33 : Καύνιον Ἀριστοκλείους. Rehm date ces textes vers le milieu du II^e siècle. D'où BECHTEL, *HP*, 539.

entre la famille du personnage et la ville dont il porte l'ethnique ; c'est bien connu ; du moins ces gens ne regardaient pas les Cauniens avec réticence et comme suspicion. Dans le cas présent, on pense à la tradition de parenté entre les deux villes. Le héros Caunos était fils de Miléto. Il avait fui Milet à cause de sa passion pour sa sœur Byblis ou à cause de la passion de sa sœur pour lui et il avait fondé Caunos en y installant des Ioniens. L'histoire avait été traitée par Apollonios de Rhodes dans une « Fondation de Caunos » et nous la connaissons bien par Parthénios de Nicée, 11, et Antoninus Liberalis, 30²⁰⁵. Le nom est mis ainsi dans un entourage précis, métropole et colonie²⁰⁶.

Il faut enfin bien comprendre, pour la place de Caunos dans le monde hellénistique, la portée de l'une des inscriptions de la ville : base de la statue d'un poète tragique vainqueur dans un grand concours, Πολύζενος Φιλάγγρου νικήσας τοὺς ποιητὰς τῶν τραγωιδιῶν δις ἐν τοῖς τιθεμένοις ὑπὸ τοῦ δήμου Λητοῦ καὶ Ῥώμηι πενταετηρικοῖς ἀγῶσιν²⁰⁷. La mention des concours pentétériques pour Létô et pour Rome signifie exactement que les Cauniens ont institué et fait reconnaître par les villes grecques un concours stéphanite, tout comme le firent les Stratonicéens, on l'a vu plus haut²⁰⁸. Il existe une mention postérieure de ce concours dans une inscription de Rhodes qui énumère les victoires d'un coureur dans des concours qui sont tous de ce niveau²⁰⁹ : ἐν Καύνω Λητοῦα Καισάρει[ια παῖ]δας στάδι[ον] καὶ τῶ δεῦτερον πενταετ[ηρί]δι ἄνδρας [δόλι]χον καὶ δίαυλον καὶ ὀπλεί[ταν] τῶ αὐτῶ ἁ[μέρα] πρῶτος πάντων²¹⁰ καὶ τῶ τρίτῃ π[ενταετ[ηρί]δι ἄνδρας δόλιχον. Entre-temps, la déesse Rome avait été remplacée par l'empereur²¹¹.

Louis ROBERT.

(205) Cf. par exemple STOLL dans le *Lexikon* de Roscher, s. v. ; B. SCHMID, *Studien zur gr. Ktesissagen* (Fribourg en Suisse ; 1947), 78-82 (sur la « Fondation de Caunos » d'Apollonios de Rhodes). Selon Nonnos, 13, 547-561, Caunos était le frère de Miletos comme de Byblis : dans l'armée de Dionysos, ἀρτιθαλῆς Μίλητος ὁμόστολος ἔκετο Βάκχῳ / Καῦνον ἔχων συνάεθλον ἀδελφεόν, ὅς τότε Καρῶν / λαὸν ἄγων ἔτι κοῦρος ἐδύσατο φύλοπιν Ἴνδῶν ; le poète explique ensuite que cela se passait avant le fatal amour.

(206) Parthénios de Nicée, I, raconte d'après Nikainétos et Apollonios de Rhodes dans sa Fondation de Caunos l'histoire de l'Argien Lyrkos à la recherche d'Io. Celui-ci, à Caunos, épouse la fille du roi Aibialos et s'établit là. Comme il n'a pas d'enfant, c'est à Milet qu'il va consulter un oracle, celui de Didymes.

(207) *JHS* 1953, 31-32, n. 13. L'éditeur commente : « Je ne connais pas d'autre exemple d'un couplage de ce culte [Rome] avec celui d'une divinité grecque » et il ajoute « qu'il semble difficilement possible qu'il y ait eu deux concours séparés et que le poète ait eu une victoire dans chacun ».

(208) Bel exemple d'un concours consacré à une divinité (Hécate) et à Rome ; on pense aussi aux Pythaeia Romaia de Mégare, Poseidaia Romaia d'Antigoneia (Mantinée), Dia Aianteia Romaia d'Oponite (MORETTI, *Iscr. agon. gr.*, n. 53). R. MELLOR, *Thea Rome, The worship of the goddess Roma in the Greek world* (1975), 177-179, semble croire qu'il n'y a pas de preuves suffisantes pour repousser l'idée de deux célébrations séparées ; la théorie d'une seule fête semble pourtant claire : ces concours nous sont connus par les victoires des athlètes ou musiciens, que ce soit dans des catalogues agonistiques ou des inscriptions honorifiques ; croira-t-on que le vainqueur l'a emporté dans deux victoires successives, par exemple l'une aux Létôa et l'autre aux Rômaia ? poser la question, c'est y répondre et l'éditeur l'avait senti (note précédente). Sur l'adjonction du nom Kaisareia à un concours dans un certain nombre d'inscriptions du 1^{er} siècle p. C., voir *Arch. Eph.* 1969, 53-58, à l'occasion d'une mention des Kaisareia Pythia de Delphes et de la restitution Ἐλευ[θέρ]ια τὰ καὶ Καισάρεια des Hellènes à Platées dans une inscription de Cos ; là aussi rappel des Létôa Kaisareia à Caunos.

(209) *Arch. Ephem.* 1966, *Deux inscriptions agonistiques de Rhodes*, pp. 114 et 116-117, avec mention de l'inscription de Caunos.

(210) Le premier qui ait remporté cette triple victoire dans ces épreuves à ce concours.

(211) En rattachant à cette inscription un fragment de Rhodes, nous voyons dans l'athlète, qui vaincra aux Barbilleia d'Éphèse, instituées par Vespasien, un Titus Flavius Ari-, qui a reçu d'un Flavien la cité romaine, *Bull. Épigr.* 1967, 411.

ASIA MINOR; KAUNOS

L. Robert, BCH 108 (1984) 493-531

187